I

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

proche cousin, celui de la poésie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je suis né à Paris, près de la Porte d'Orléans, le 28 août 1903, sous le signe zodiacal de la Vierge. On fête, le 28 août, l'Africain St Augustin ; je me le suis souvent rappelé durant ma longue carrière africaine. Mon père, Alphonse G, était peintre (paysagiste, plus précisément) et écrivait des travaux d'histoire de l'art. Il avait été l'ami de Huysmans, de Le Cardonnel, avait connu Senrat, Maurice Denis ; collaboré aux revues littéraires de l'époque, l'Hermitage, l'Occident. J'ai grandi parmi les livres et dans les musées. J'ai été amené tout naturellement à écrire, dès mon enfance. Je n'ai jamais cessé depuis l'âge de quatorze ans. C'est dire combien de manuscrits j'ai détruits !

J'ai fait presque toutes mes études secondaires à Lyon. J'y ai préparé l'École Normale Supérieure, où je suis entré en 1923, la même année que mes vieux camarades Henri Guillemin et P.H. Simon ; Jean Cavaillès, fusillé par les Allemands, était notre "cacique". Sartre est arrivé l'année suivante ; je l'ai beaucoup vu et peu connu. J'ai passé, sans joie, les examens et les concours exigés, l'agrégation des lettres pour finir. Je fais de moins en moins cas de ces diplômes. Les vrais titres, on les conquiert sur la vie, sous l'œil divin. En même temps, suivant la tradition de l'École, je militais dans la politique : c'était à la Jeune-République, auprès de Marc Sangnier, un homme au cœur pur, auprès de lui, on ne recherchait pas d'"arriver". C'est ce que j'aimais. J'ai collaboré très régulièrement jusqu'à 1940 à l'hebdomadaire "La J.R.". C'est dans ses "Cahiers de la Démocratie", que j'ai publié mon premier travail important, en 1934, "Colon. et Civ." J'ai enseigné au Maroc dès mon départ de l'École, de 1928 à 1934 ; je cherchais la connaissance d'autres mondes. La découverte du Maroc m'a fait ce que je suis. J'ai été professeur à Rabat, administrateur à Azrou et à Meknès, professeur de nouveau à Rabat. J'ai longtemps habité la médina de Salé. Je menais de front l'enseignement, la vie "en poésie", et l'érudition, puisque je préparais mes thèses de doctorat, sur l'Odyssée. Homère est plus martial. Ce sont des besognes à tuer un homme et où j'ai laissé la moitié de ma santé. Mes thèses, Genèse de l'Od Hom. et la m. des m ont paru aux P.U. en 1954 (je les avais soutenues en 1952). Elles m'ont valu de venir enseigner le grec à la F. des L. de R., dans cette "vieille Fr." qu'est la Bretagne, et que je découvre comme un pays exotique. Car je ne serai jamais plus un Occidental véritable.

J'ai eu longtemps un besoin vital de solitude et de silence, développé par la méditation. Je dois proche cousin, celui de la poésie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

beaucoup, là-dessus, aux disciplines bouddhiques, à la pratique du silence mental. Mais un jour est
venu où j'en avais tiré l'essentiel. Je ~~me~~ me suis marié, en 1939, avec une anglicaste, dont je suivais
depuis longtemps l'évolution intérieure. Nous avons une fille de dix-sept ans, qui s'initie à la philosophie,
cette année.
[Ce que j'aime? La conversation, le silence, toujours. Mais aussi les ~~le~~ et ce point entraîne du sommeil où parfois on rencontre les dieux.
Les conversations avec les femmes intelligentes et sensibles, sans fausse intellectualité. Je me sens mains à l'aise avec les hommes, sauf avec quelques vieux camarades, ou des aînés
comme Henri Bosco et Fr. Bonjean, que je rencontrais si souvent à Rabat. J'aime les peuples
de l'olivier et du cyprès: Espagnols, Berbères, que je connais bien, Italiens, que j'ai
mais fort mais fréquentés jusqu'à présent. Je voudrais aussi connaître la Grèce, bien sûr. Un certain Orient encore davantage.
être
~~aurai~~ réclame les grands paysages minéraux, de lumière et de terre grise, de l'Afrique ou de
l'Espagne. Mais l'âme de mes yeux se plaît aussi à un grand arbre fraternel. Les arbres, les fleurs, les
certains chants d'oiseaux
fruits, l'eau très pure, le thé, quels dons! Rien ne passe en puissance d'émotion spirituelle
l'éclat de certaines fleurs. Il y a de la sainteté dans leur visage. ~~Elles~~ Je ferais ma société idéale
de fleurs et de saints savants: le Bouddha, St François d'Assise, notre Ste Thérèse, comme je ~~les~~ (peuple
mon sanctuaire intérieur de jeunes figures, Athéna, Sarasvati,
la Vierge de l'Annonciation, Krishna,
[Ecrit cela d'abord. Quelle que soit mon amour de la littérature et des arts, je passe, à la
littérature
rigueur, m'en passer si j'ai ce que je viens de dire. Mes préférences? En ai-je? Enfin, les poètes,
d'abord: Homère, les Tragiques, Isaïe, Shakespeare, Claudel, au premier rang. Mais combien
littéraires
et Platon (ou les mythologues) sont des poètes; ~~c'est ce qui fait leur~~ seuls, parmi les philosophes,
valent "une heure de peine". D'autres, de tous les âges, de tous les pays. Mieux vaut
ne confesser que deux tendresses rétrospectives, pour Mme de Sévigné et Virginia Woolf.
La peinture? Les noirs lumineux des grands Espagnols. Mais aussi les paysagistes chinois de
l'âge classique. La musique? Mozart: c'est Krishna lui-même jouant de la flûte. Mais, tout autant,
un autre noir. Même les chants spontanés de l'Afrique et de l'Andalousie. Ce qui me coûte le
dans la vie quotidienne?
plus? ~~tous les jours~~ Laisser ces papiers infâmes que sont nos billets de banque, m'occuper d'intérêts, avoir affaire à des administrations. Tout ce côté démoniaque du monde moderne.
Péguy a tout dit d'un mot "Le monde moderne avilit." Puis, en historien, je réfléchis: quel monde
n'avilit pas? L'homme vrai n'est pas né pour ce monde. Il est né pour une vie divine (cime) qu'appellent
de leurs vœux les deux hommes de notre temps que j'admire le plus, le P. Teilhard de Chardin
(je ne l'ai rencontré qu'une fois), Shri Aurobindo (je ne l'ai jamais vu; hélas! mais l'amitié de son disciple me est un

contrôle de ma vie). [Vous voudriez savoir si je me sens heureux? Je n'ai pas le droit de me le demander.
On ne doit jamais s'encourager de juger son propre progrès intérieur. Je crois seulement que j'émerge peu à peu
de tout ce qui tourmente tant d'hommes, par leur seule faute: les vains désirs, m'enfance à émerger
les ambitions. Aussi je ne m'attache plus aux projets. Je ne veux rien être d'autre que ce que je suis.
Je forme seulement le vœu de savoir terminer
ma vie dans la méditation et la prière, suivant la tradition bien des fois millénaire. Quant aux destructions,
périodiques, au rappel du manifeste dans le non-manifesté, cosmique
(que c'est là le système naturel d')
flatte pas de voir l'envers. Kali peut à tout instant fouler aux pieds. Je voudrais être capable, à ce
nous
moment, de n'avoir qu'un cri d'amour. [La maxime préférée? Il n'y en a pas. Tout doit être repensé tous les
jours. Enfin, pour aujourd'hui, en voici une, de Spinoza: Sentimus experimurque nos aeternos esse. «Nous
avons le sentiment et l'expérience de notre éternité.» Lui peut s'assumer cette pensée est précieuse de tout.
("L'expérience", c'est là le point vital.

(X) [Ce qui me fait le plus plaisir? Tout bien pesé, rien ne me touche autant que la confiance d'
anciens élèves, d'anciennes étudiantes, qui parfois se tournent vers moi dans leurs angoisses,
et même
leurs doutes, les déchirements de leur vie. J'ai sévère, vous le voyez, toute chargée de responsabilités qui
parfois, m'ont fait trembler. Elles me redonnent le sens de mes propres lacunes. C'est utile.

28.2.58

pour "Paris".

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III – L'adolescence éperdue (1917-1920)

I 1917-18 Premières notes – La furie poétique – L'éveil social

II 1918-19 Les succès scolaires – Je deviens socialiste, puis «Bolchevik» – Idées d'débuts de «journaliste» – Premiers amis.

III 1919-1920 – Suite des succès – Comment je deviens historien de la littérature – Premier examen – L'exode à Bourg – Début d'hiver.

I

C'est de l'été 1917 que datent les premières notes que j'ai prises sur ma vie profonde. Elles ne se poursuivent pas au delà des grandes vacances.

Ainsi que les années précédentes, elles nous avaient ramenés à Soeillon, dans une campagne rendue plus solitaire et plus âpre que jamais par la guerre prolongée. Comme de coutume, la lecture, le travail, la promenade occupaient le plus clair de mon temps et je ne m'absorbais point encore dans la contemplation intérieure.

A quelles intentions correspondait alors cet embryon de journal intime? Je ne saurais le dire au juste à présent; je n'en ai absolument aucun souvenir. Je ne puis que tenter une probable reconstitution.

Vers dix ans déjà, autour du printemps 1913, et jusque, sans doute, vers 1915, j'avais tenu, sans régularité d'ailleurs, une sorte de «journal de bord», car je ne saurais donner d'autre nom à ce sommaire des évènements matériels de mon existence, où la place la plus grande était tenue par l'indication des avions ou des dirigeables aperçus – qui étaient encore une rareté pour tous et un émerveillement pour moi. J'y joignais des notations de température et de direction des vents, parce que j'en avais lu de semblables dans des récits d'explorateurs et parce qu'il me semblait ainsi faire des observations scientifiques. Premiers pas d'une vocation, forcément encore vacillante. Je détruisis ce monstre d'assez bonne heure, peut-être cette même année 1917, le trouvant illisible – dans tous les sens du mot – et complètement dépourvu d'intérêt. C'était sans doute maintenant une résurrection de ce démon, en même temps que renaissait son proche cousin, celui de la poésie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un autre élément intervenait à coup sûr. J'avais dès lors, sinon depuis ma naissance, la certitude très vive d'avoir à remplir une haute destinée, et j'apportais à cette conviction, nourrie par le secret même avec lequel je la cachais, toute l'outrecuidance de l'extrême jeunesse. Je pensais donc à la postérité, que je savais déjà éprise de tels documents, et à laquelle je désirais laisser tout au moins cela – car j'avais la conviction que je mourrais très jeune, et j'étais pressé de réaliser, d'une façon ou d'une autre, un peu de moi-même.

Je prenais ces notes sur un carnet à dessins, de petit format, en écriture très serrée, suivant une habitude paternelle que je n'ai jamais perdue. Plus tard, en juillet et août 1921, je les recopiai, en éliminant quelques adjectifs superflus, mais sans rien transformer.

Les voici, telles que je les transcrivis alors et que je les retrouvai dans l'été de 1929, durant mon service militaire, alors que mon retour à Rabat, comme attaché d'Etat-Major, me laissait du temps pour revenir à ma vie et à mes travaux.

Lorsque, l'automne précédent, je revenais de France, durant mon second voyage en Espagne, une bouteille fâcheusement répandue avait détérioré les feuillets que je rapportais avec moi, déjà très tachés d'encre, en 1923, au Lycée du Parc. J'avais décidé alors de les recopier, avant qu'ils devinssent plus illisibles, et de les encadrer d'un texte, qui permît de s'y débrouiller, en replaçant ces notes, presque uniquement psychologiques, dans le courant matériel de mon existence.

× × ×

« Mercredi, 8 août – Dieu! qu'ils sentent bon, ces pins, qui dressent leurs colonnes rougeâtres dans l'azur profond d'un beau ciel d'août! Oh, âpre odeur de résine qui pénètre les poumons, que j'aime à te sentir encore! Bois où erre ma solitude, arbres qui avez vu mes tristesses et mes joies, que j'aime à vous revoir encore. »

« Jeudi, 9 août – Tout est enveloppé d'un morne voile gris, sous lequel apparaissent vaguement, comme de grands fantômes, les collines voisines. Le ciel, devenu de plomb, semble s'abaisser sur la vallée, comme pour nous ensevelir. Sans hâte, la pluie tombe. Une lumière blafarde s'étend dans le ciel. Pendant cette pluie lente, du fond de l'âme remontent toutes les tristesses et les amertumes. Et l'on a envie de pleurer comme le temps. »

« Lundi 13 août – Dans cette forêt épaisse, combien devrait-on être isolé. Mais non. L'activité des hommes monte jusqu'ici. De l'autre côté de la rivière s'enfoncent, dans le flanc entrouvert de la montagne, des carrières de pierre. Et de là vient le bruit des concasseurs électriques sous les pins centenaires. Pauvre nature! Qu'as-tu tairas? ô voix maudite des vivants! »

« Vendredi 7 septembre – Il a plu ces jours derniers: la rivière s'est enflée et roule avec un bruit de tonnerre ses flots limoneux. Les roches qui naguère sortaient leur dos pointu de l'écume argentée sont recouverts par les ondes jaunes. On croirait que le torrent charrie toutes les terres de la contrée. Plus de naïades aux tournants ombreux. Dans les flots courroucés, on s'attendrait plutôt à voir sortir quelque dieu en colère, à la barbe terreuse. »

« Lundi 10 – De loin en loin une tache ensoleillée vient rompre le teint verdâtre de l'eau. Puis, soudain, le cours se précipite et vient se briser sur des rocs noirâtres en écumant de rage. Il surmonte l'obstacle. Un flot de cristal rebondit de pierre en pierre. Ensuite la rivière reprend son cours tranquille. Les arbres y reflètent leur image mouvante. »

« Sans date, intitulé: La basilique des pins. – C'est un lieu où tout le monde ne peut accéder. Il est suspendu au flanc d'une colline et dégringole vers la rivière. Mais malheur aux non-initiés. Ils vont se perdre dans l'enceinte des ronces et ils n'en sortiront plus. Seul un étroit passage permet l'accès. Encore des branches épineuses griffent-elles comme les doigts crochus de quelque Shylock. Enfin après bien des égratignures l'enceinte est franchie. Mais l'épreuve n'est pas encore finie. Un vestibule herbeux, puis seconde enceinte de ronces, moins terrible d'ailleurs que la première. Enfin nous y voilà. Un sentiment d'admiration et de crainte mystique surprend. Ici d'abord aucun mouvement

sans paroles. Descendant la pente, recouverte d'épaisse mousse verte, s'élèvent les fûts rougeâtres des pins. Sous les baisers de Phébus, ils prennent des tons orangés sur parbes. Leurs cimes se dressent majestueusement vers l'azur, sur lequel se découpent, comme des pierres précieuses, leurs feuillages foncés. Entre les aiguilles filtrent des rayons atténués, qui répandent sur le sol des plaques d'or mouvantes. A voir ces rangées magnifiques, on se croirait dans quelque basilique des premiers temps. Ah! c'est bien un temple majestueux bâti à la louange de l'Etre Suprême! Dans aucune cathédrale on n'éprouve, comme ici, un tel sentiment de grandeur et d'admiration. Les hommes ne peuvent pas égaler la nature.»

«Vendredi 21 – A la sortie d'un sombre bois de conifères, se dresse, dans un champ, une grande croix de bois. Elle domine de toute sa hauteur l'industrielle bourgade qui s'étale à ses pieds. Avec un dédain surhumain, elle contemple les toits rouges et les fumées épaisses. Les oeuvres de l'homme paraissent de là dans leur juste proportion: l'oeuvre d'un chétif insecte par rapport à l'immensité des mondes. Et au pied de l'emblème des supplices, on peut lire ces mots: «Ave Crux, spes unica». Oui, gigantesque instrument de tortures, tu es notre unique espoir. Dans la vie, toujours notre âme est crucifiée. Le chemin de nos jours est celui du Calvaire. Nous montons de douleur en douleur, jusqu'au jour où la dernière souffrance nous terrassera à jamais. Hommes qui, là-bas, dans la vallée, vous torturez nuit et jour pour saisir la fortune, contemplez cette croix; dites-vous que jamais vous n'aurez ici-bas le bonheur, et que cet insigne marque l'aboutissement fatal de toute destinée: la douleur, morale ou physique, aussi cruelles l'une que l'autre. Croix, tu nous enseignes aussi à espérer des jours meilleurs dans l'Eternité. Que notre «spes unica» soit celle du bonheur futur, s'il peut exister quelque part un bonheur. Seul cet espoir nous console un peu dans ce supplice terrestre. Si la vie n'est qu'un rêve, que ce rêve soit court et mauvais dans la mesure du possible.»

Deux traits me semblent très nettement dessiner mon caractère d'alors, et l'on ne s'en étonnera point: un amour sans fond de la beauté naturelle, un pessimisme presque pathologique; l'un et l'autre convergent en un désir vorace de solitude.

Je ne recherchais rien d'autre, dans mes journées, que d'être le plus souvent seul: c'étaient mes instants les plus savoureux, où je me sentais, quand je parvenais à oublier tout le reste, aussi puissamment heureux qu'il est donné de l'être à une créature – ceux-là, et les rêves nocturnes où je pouvais me dépayser à ma fantaisie.

Je fuyais dans les bois vers le milieu de l'après-midi, après les heures de lecture et de travail qui suivaient le repas. D'année en année, j'avais étendu mon terrain de parcours, à la recherche de retraites solitaires, qui ne l'étaient jamais assez complètement pour moi. Mes notes font surtout allusions aux bois de pins et de mélèzes, qui dévalaient entre Boussaire et la rivière, sauf la dernière, où il s'agit de la colline du Chaput – d'où l'on domine Sainte Foy l'Argentière et la route de Saint Laurent de Chamousset – et d'une croix plantée là par une mission.

Mes occupations variaient selon ma fantaisie du jour. Pourtant, déjà méthodique, je m'efforçais de ne jamais négliger les exercices physiques, dont je sentais un besoin d'autant plus violent que ma croissance était très rapide. Deux ou trois ans de suite, je grandis de dix centimètres chaque année, et si l'on songe que j'étais de plus en plus dévoré par les tourments sexuels, on s'étonnera que j'aie pu traverser cette période non seulement sans maladie grave, mais sans fatigue apparente, et tout en fournissant un travail intellectuel déjà considérable pour mon âge. Je crois que c'est surtout cette vie sauvage qui fut mon salut, car elle seule me permettait de lâcher toutes les brides à tout mon être; là enfin, j'étais moi-même et rien que moi.

Je fuyais donc dans des coins retirés, défendus par des taillis, et là,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

me dénudant le torse, j'exécutais les mouvements que j'avais appris au lycée, je grimpais aux jeunes arbres, je levais les grosses pierres, je sautais, et je livrais ma chair le plus longtemps possible aux caresses enivrantes du vent et du soleil. Mais j'avais toujours peur qu'un œil barbare ne surprit, et le moindre bruit un peu volumineux me dérangeait. Souvent ce n'était qu'un écureuil curieux, qui jouait à cache cache derrière un tronc, allongeant sa tête, mignonne, mi-effarée, pour observer l'intrus. Je m'immobilisais aussitôt, et je me plaisais à l'observer de mon côté, jusqu'à ce que, reprenant confiance, il s'en fût allé, bondissant d'arbre en arbre, par les hautes branches. J'enviais sa légèreté. [illegible] la crainte d'une arrivée humaine me faisait rester moins longtemps que je n'aurais voulu. Le désir de nudité était alors chez moi un tourment physique, qui confinait à mon trouble sexuel. Souvent, la nuit, quand j'entendais dormir mes parents, j'enlevais sans bruit ma chemise, pour mieux caresser sur ma chair les filles de mes songes. Parfois aussi le jour, où je m'arrêtais dans mes exercices, ou si je tardais à me rhabiller, une bouffée de désir surgissait; je cédais chaque fois, ce que je cherchais à éviter, malgré l'acuité du plaisir, tant je me sentais la proie d'un démon furieux. Je repartais donc.

Naturellement, je poursuivais de petites guerres, à moi tout seul. Je n'avais nul besoin de matérialiser mes ennemis, mon imagination suffisait amplement à me les représenter. Bien que je fusse encore grand lecteur de Fenimore Cooper, dont nous avions laissé là les œuvres, comme fond d'une bibliothèque de vacances, je n'avais pas la folie indienne; j'étais déjà trop informé des faces diverses de notre globe pour ne pas savoir que l'ère "peau rouge" était close depuis longtemps. La réalité quotidienne était bien plus émouvante.

J'avais les récits de guerre - enjolivés à la mode de l'"arrière" - pour surexciter mon esprit. Je combattais donc allègrement l'Allemand - le mot de "boche" n'avait jamais pu entrer dans mon vocabulaire, par souci de correction. Je n'y apportais d'ailleurs pas de haine, et je souffrais du langage violent habituel à cette époque, comme de toute exagération. Je suivais avec passion les communiqués bi-quotidiens, et j'apprenais sur les cartes de bataille la géographie du monde. Je ne cessais de ramasser les renseignements sur les opérations en cours, pour l'ouvrage que j'avais en train, débuts de ma vocation africaine.

La révolution russe me fascinait, et plus j'entendais autour de moi le public se lamenter sur la chute de l'alliée, plus j'apportais d'obstination à m'enthousiasmer pour ce mouvement de liberté. Mon sang jacobin ne pouvait pas résister à ce spectacle. Cet entraînement instinctif fut à l'origine de mon éveil politique, qui allait s'accentuer l'hiver suivant; je voulus savoir connaître l'idéal de ces sociaux démocrates, surtout de ce Kerensky, dont tout ce qu'on contait alors était fait pour me transporter. L'éloquence reine d'un peuple et le sauvant à l'assaut, c'était, incarné, un de mes rêves, qui devait devenir de mes plus ardents. J'aimais Kerensky, comme plus tard De Valera et le Sinn Fein. Je fus un fils spirituel de la révolution russe, dont je devais suivre, dans ma vie intérieure, toute l'évolution (1)

Quand les rêves guerriers m'avaient fait courir le long des pentes jusqu'à l'épuisement, je m'arrêtais pour songer, et c'était alors souvent, à l'approche du soir, qui devait ramener à la maison pauvre, à la vie étroite, des accès de mélancolie, qui allaient facilement jusqu'aux larmes, de vraies larmes, jaillies de déchirements inouïs.

Ceci me ramène au texte de mes notes. Il me donne peut-être tort "romantique" pour un début de XXe siècle. Mais la raison en est que, par le milieu où je vivais et par mes lectures, je me trouvais en marge de mon époque.

(1) Plus tard, lorsque je fus secrétaire de rédaction à la Jeune-République, j'eus l'occasion d'écrire à Kerensky, émigré en France, mais ce fut simplement pour lui demander d'échanger son bulletin hebdomadaire, la Russie Opprimée, contre nos publications. Il le fit immédiatement, mais sans la lettre de réponse que j'avais secrètement ambitionnée. J'aurais aimé un souvenir particulier de mon ancienne idole.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

j'étais singulièrement plus tourné vers la vie intérieure et les épanchements intimes que tous mes camarades, et je ne trouvais de résonnance accordée à ma vibration que chez les grands romantiques. L'influence lyrique, si forte à cet âge, confirmait, mais ne créait pas ces dispositions.

Au printemps, nous avions étudié en classe, d'un point de vue surtout grammatical, des pages de Chateaubriand, dans l'édition de textes choisis faite par Canat. Dès le premier contact, elles allumèrent en moi un feu tout préparé. J'avais jadis ouvert les Martyrs et l'Itinéraire, que nous prédions; malgré tout mon courage, je n'avais pu dépasser le début. Mais ici je découvrais les pages étrangement enchanteresses de l'adolescence, les récits des Mémoires, les emportements de René. Je les lus et les relus. Plus que le barbouillage d'Atala, qui me rejaunissait l'oeil, plus que les cadences dédiées au Meschacébé, qui pourtant m'enivraient, ces frémissements de l'enfant solitaire et ces douleurs du jeune homme me secouèrent de véritables transes. J'y retrouvais trop de moi-même pour ne les point chérir. Pour moi, comme pour beaucoup, Chateaubriand fut le grand sourcier, éveilleur des nappes profondes.

De mes lectures, il est facile de retrouver la trace. Les premiers balbutiements redisent de bien vieux mots, qui font parler cet enfant du XXe siècle comme ses frères du XVIIIe siècle finissant, assombri seulement et durci par le contact de l'airain parnassien, par les leçons rigides de Leconte de Lisle, autre révélation de la même année, mais d'influence moins durable. Les gentillesses mythologiques m'étaient également inculquées par l'exemple de mon père, qui en parsemait des proses rythmées, plus tard publiées sous le titre paysagiste d'Esquisses sur nature; mais lui, en artiste de la plastique, voyait des formes sous ces mots, tandis que chez moi ce n'était qu'un jeu,

dont je me détournai assez tôt.

Mais ce qui me frappe à me relire, malgré tout, c'est bien l'affirmation déjà si nette de certains traits qui allèrent s'accentuant: l'ivresse de la lumière, la volupté de la solitude, le désir de la nature vierge. Et ces tendances, qui auraient dû me rendre l'être le plus insociable du monde se combinaient déjà avec un besoin de prédication aux foules, qui semble les contredire. C'est exactement le cas de Rousseau, et je pense que le sien doit s'expliquer comme le mien, par cette concentration même de la solitude, qui fait qu'à certaines heures il faut clamer, ne serait-ce que pour les pierres du chemin, sans peine de se consumer à trop de flammes intérieures. Besoin égoïste, où l'on parle pour se soulager, sans qu'il soit besoin d'espérer une seule conversion, peut être même sans qu'on la désire.

De mon état religieux à ce moment-là, je ne saurais trop parler, n'ayant souvenir de rien qui le caractérise. Je continuais à aller à la messe avec ma famille, sans ennui ni joie; j'aimais assez les offices chantés, fût-ce à la campagne. Une seule chose me répugnait absolument: la confession; il va de soi d'ailleurs que j'y laissais de côté les troubles sexuels, n'ayant, au surplus, aucune conscience bien nette qu'il pût constituer un péché. Le dernier morceau montre qu'au total je n'avais qu'une foi très hypothétique dans le surnaturel. Je ne puis pas dire que je l'avais perdue, car je ne suis pas bien sûr de l'avoir jamais possédée, même en ma toute petite enfance. J'avais encore, ainsi que tous les enfants nerveux, une certaine appréhension de la nuit, mais elle était toute physique; ma raison savait très bien qu'il n'y avait rien à craindre d'êtres invisibles: au surplus, ce n'étaient pas eux que je redoutais, mais bien plutôt des créatures de trois de chair et de trop d'os.

× × ×

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mon passage en troisième m'amena dans la « cour des grands », plus large que celle où j'avais vécu jusque là, laissant voir plus de ciel au dessus de ses vieux platanes aux troncs bosselés.

Notre classe habituelle était située à gauche, la deuxième porte en entrant. Ses fenêtres donnaient sur la cour et sur la rue de la Barre ; malgré tout, elle restait sombre, et, en hiver, il fallait allumer l'électricité avant même trois heures, ou, par certains jours de brouillard, dès le matin. Quelle sensation de cave pour moi qui vivais de lumière !

Une chose me plut : nous avions maintenant de petites tables, pour deux, chacun ayant sa chaise. On se sentait plus libre que dans les longs bancs d'auparavant et l'on pouvait s'appuyer le dos aux instants où l'on n'écrivait point ; grand avantage, pour qui souffrait d'une croissance très prompte.

Je retrouvai le même fond de camarades, auxquels venaient s'ajouter quelques nouveaux, sortis surtout du lycée-annexe de Perrache, dont les classes n'allaient pas plus haut que la quatrième. Parmi ceux-là je fermai, par la suite, mais seulement deux ans plus tard, une excellente amitié avec le second fils du professeur Etienne Martin, médecin légiste du Rhône, jadis qui enseignait la médecine légale à la Faculté et avec lequel ma famille devait elle-même se lier. Mais pour l'instant j'en restai aux camaraderies existantes, et les amis de l'année précédente continuèrent à se grouper en académie.

Notre professeur de lettres, un robuste franc-comtois, haut en couleur, nommé M. Valin, ne devait cette classe qu'à la guerre, car auparavant il enseignait seulement en cinquième, à l'annexe des Brotteaux.

Mais il avait l'acquis des vieux maîtres, la sûreté d'un long commerce avec les textes, et malgré les années perdues à râbacher de la grammaire, ou bien, au contraire, à cause d'elles, il apportait une flamme presque juvénile à l'étude des classiques. Il dépassait de beaucoup l'étude littérale.

En nous expliquant le Cid, il m'apprit à goûter Corneille, dont, jusqu'alors, la langue vieillotte et les trébuchements au milieu des crises les plus supposément pathétiques avaient toujours froissé mon goût de la perfection. La belle jeunesse de Rodrigue m'emporta dans son mouvement épique. Certaines scènes, en particulier le premier entretien de Don Diègue et de son fils, puis la provocation du comte, furent longtemps parmi les rares morceaux que je parvins à savoir par coeur ; c'est là que je les appris. La température de mon admiration devait au reste baisser sensiblement lorsque je connus les Mocedades, et surtout lorsque la préparation de l'agrégation me força, en 1928, à une comparaison approfondie des deux textes.

L'étude d'Andromaque me fit pénétrer un Racine qui avait été jusque là trop subtil pour mon enfance. J'avais su goûter à l'extrême la continuelle réussite de cette langue, mais j'eusse été bien en peine de rendre compte de mon attachement. J'avais deviné une « harmonie préétablie » ; je commençai à en soupçonner les causes. Je dévorai alors tout le Racine passionné ; Bérénice me fit pleurer de vrais pleurs, Phèdre me pénétra de terreur et d'émerveillement. Mais c'était alors Andromaque, oeuvre de jeunesse celle-là aussi, qui gardait mes préférences.

Je ne sais si mes camarades s'ennuyaient à ces classes ; j'y pris toujours pour ma part un vrai plaisir. J'ai un pareil souvenir de certaines heures de latin, celles où l'on traduisait d'assez longs fragments des Géorgiques.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je commençais à dominer assez la difficulté du langage pour réserver une part d'attention aux beautés de la forme. L'eurythmie et l'émotion virgiliennes me gagnèrent facilement, et je commençai, tournant les pages, à rêver sur les Bucoliques: « Formosum pastor Corydon ardebat Alexim ». Je goûtai moins Salluste, mais j'eu de grandes joies à lire le De Signis: je ne sais ce qui m'amusait le plus, des feux d'artifice de Cicéron ou de la belle effronterie de Verrès. C'est elle, à coup sûr, qui réjouissait tout le monde: je n'entendis jamais un de mes camarades la blâmer — symptôme des temps.

Quant au grec, nous en restions encore à la période ingrate, et Lucien, à petites doses, où l'Anabase, à plus longue haleine, faisaient toute notre pâture. Le beau raid de Xénophon me charmait, par son allant, ses péripéties, et l'actualité que lui rendaient les opérations de Mésopotamie et d'Arménie. Mais les conjugaisons à apprendre par coeur restaient mon tourment; je ne les ne jamais bien.

M. Salin nous enseignait aussi, par suite de la pénurie de professeurs, l'histoire et la géographie. Il ne faisait que résumer honnêtement nos manuels. Mais je les lisais avec avidité. Comment ne point se passionner, en 1917, pour l'histoire de 1815 à nos jours, qui était alors notre programme? Au reste, ma vocation politique naissante appelait une matière à scruter et à critiquer.

De toute façon, nous avions là un bon maître, consciencieux, écouté, et, dans l'ensemble, je travaillai mieux et avec plus de coeur que l'année précédente.

En anglais, je retrouvai M. Dumont, plus colérique que jamais, indice, du reste, qu'il ne cessait de prendre son travail à coeur. J'eus toujours d'excellents rapports avec lui. Nous étudiâmes quelques poésies, de Rossetti (sur la mort de sa soeur), de Browning (Evelyn Hope), entre autres, qui chantèrent pour toujours dans ma mémoire. Vers la fin de l'année, il nous fit des lectures

courantes, prises surtout dans Conan Doyle: comment, en un temps contenant où se révélaient les films policiers, eût-il pu mieux nous prendre que par les exploits de Sherlock Holmes? Ce qui me frappa le plus, ce fut l'intensité des situations tragiques; je tâchais de me figurer, le plus objectivement possible, les sensations qu'on y pouvait éprouver.

Les mathématiques furent plus que jamais mon cauchemar. Elles nous étaient présentées par un petit homme sec, au visage scarifié, M. Denizot, dont la réputation de sévérité était bien établie. Au fond, il était tout simplement sec comme ses théorèmes, mais point du tout méchant homme. Un jour, à la première chute de neige, comme je suivais du regard la chute des flocons, beaucoup plus suggestive que sa démonstration, il me prit à partie, déclarant que telle attitude « lui coupait bras et jambes ». J'étais tellement ailleurs qu'il me fallut un certain temps pour me rendre compte que c'était bien à moi qu'il s'adressait. J'en conçus une haine mortelle, car il m'avait blessé dans ma susceptibilité et dans ma vanité de « bon élève », qui n'était pas mince. Je n'entrai plus dans sa classe qu'avec un frisson de colère. Toutefois nos rapports ne furent jamais mauvais par la suite, et je restai, sur le sentier de Chalès, d'une honnête médiocrité.

Dans l'ensemble, ce fut une bonne année, et les heures passées au lycée, au travail ou à l'amusement, étaient de mes meilleures. Je fus tout le temps des premiers de ma classe, et je remportai plusieurs prix. Mais l'excellence resta encore, et très justement, à Carlut, que j'enviai assez vivement. Je pardonnais mal, en ce temps-là, qu'on réussît mieux que moi. Cette ambition très âpre m'était d'ailleurs un grand stimulant au travail.

×
× ×

La vie familiale continuait ses tourments habituels.

La fatigue d'un labeur sans attrait, la fréquentation pénible d'es-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus médiocres, et surtout la fameuse question du cocher nocturne et de l'impossible déménagement, rendaient mon père de plus en plus énervé, si bien que je redoutais souvent son retour. D'autre part, mon enrichissement intellectuel croissant marquait de plus en plus les différences entre ma mère et moi, et la vaine gloire du savoir nouveau m'empêchait d'estimer à leur juste valeur ses préoccupations matérielles, que les restrictions de guerre avivaient.

Le terrain d'entente commune se rétrécissait donc plutôt. La même où il y avait rapprochement possible, j'apportais peu de bonne volonté, car je sentais chez mon père une conception de la vie intellectuelle beaucoup trop solennelle pour ne pas me sembler factice. Je n'avais nullement conscience d'accéder par mes études à un sacerdoce, et point du tout l'intention d'enclore ma vie dans une carrière universitaire. Mais je n'osais pas l'exprimer et, comme d'habitude, je me retranchais dans un silence, coupé de quelques paroles peu compromettantes, dont on pouvait tirer tout ce qu'on s'imaginait trouver.

Je m'échappais plus que jamais par le jeu et par le rêve.

J'échafaudais avec mes armées de carton de vastes combinaisons stratégiques, d'une méthode croissante. Je me renseignais, par la lecture des livres de guerre et des revues, sur les conceptions nouvelles. J'utilisais les meilleures cartes que je pouvais trouver. Muni de ces documents, il n'y avait guère de continent où je ne promenasse mes légions. J'y gagnai une grande connaissance de la géographie, et même des notions militaires qui me furent utiles plus tard.

Une fois couché, je reprenais en hâte les songes de la veille, me bouchant les oreilles de mes couvertures pour ne plus entendre mes parents aller et venir, les yeux pour ne plus voir de lumière. Je ne créais guère de nouveaux thèmes, mais j'apportais sans cesse plus de vraisemblance et plus d'intensité à mes situations. Du sang, de l'amour, une féroce, brûlante, riche et dure à la fois, je me donnais là tout ce que mon être le plus profond réclamait, tout ce que me refusait ma pauvre vie de lycéen pauvre, dans un appartement resserré, sous un ciel bourbeux de fumées et de brumes.

Tout cela ne composait pas du bonheur, et j'en avais le très vif sentiment, lorsque je m'arrêtais de vivre pour réfléchir sur ma vie. Car alors les succès scolaires, les jeux, les lectures, les songes, qui rendaient les journées supportables, cessaient leur action de stupéfiant, et je me retrouvais seul, avec un mauvais courage d'adolescent, en face d'une destinée qui m'entraînait aux antipodes de mes souhaits. J'évitais de tels instants pour ne point en être accablé.

C'est dans un de ces retours que je repris mes notes, à la date du 1er janvier 1918.

« La neige tombe en flocons pressés. Le ciel est uniformément gris, et midi, on se croirait au crépuscule. Le ciel est gris et grise est mon âme. En ce jour de joie, où tant s'amusent, mon cœur saigne. Mon âme se tord dans les griffes de la tristesse. Pourquoi? Parce que le monde est le monde et que les hommes sont les hommes. J'aimerais que tout ici bas soit beauté, grandeur d'âme et tout est laideur et bassesse. Les hommes me dégoûtent, je souffre de les voir, de les entendre, de savoir qu'ils existent. Ceux même qui sont les plus dignes d'être aimés me causent une répulsion, comme un animal hideux. Je souffre aussi de cette ville. Ah! traîner les trois-quarts de sa vie entre des murs gris, quel supplice quand on aime la nature! Je voudrais être loin du monde, là-bas, dans ce pays que j'aime et où, depuis quatre ans, j'ai goûté quelques instants de bonheurs. Là seulement, j'ai pu oublier ma tristesse,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

couché sur la masse, au pied des pins. Quel plaisir de rester là, sans penser, sans bouger, sans entendre personne, et de regarder le ciel bleu à travers les branches, ou bien, quand un vent violent balaye les cimes, de se balancer au sommet d'un arbre, loin de la terre. Ce qui me manque ici, c'est l'air, le soleil, le ciel bleu. La pluie, la bise, les nuages gris, les hommes, tout cela me torture et brise mon âme, et, seul, je pleure tristement. Nul ne comprend pourquoi je ne vis pas, pourquoi j'évite mes semblables, et nul n'a jamais su pourquoi je suis si triste.»

C'est ainsi que je saluai la nouvelle année; je n'avais pas quatorze ans et demi!

×
× ×

Les deux notes suivantes ont trait à des sorties de notre «Académie», les premières qui nous conduisirent hors de la ville. Ce fut tout d'abord pour aller chez les parents de notre camarade Guiget, qui habitaient une petite villa attenante à l'Observatoire de Saint-Genis Laval. Les pièces étaient exiguës, mais il y avait un jardin, dominant un chemin tranquille et une légère pente, presque encore montagnarde campagnarde. On y sentait les champs.

«10 février - Jeudi dernier, le 7, je suis allé à Saint-Genis Laval. Le soleil était radieux, l'air pur; le Rhône avait une superbe teinte verte. Pour la première fois, depuis quatre mois, j'ai revu enfin la campagne. On se serait cru au printemps. L'herbe était verte et touffue. Oh! on ne peut s'imaginer combien est beau un brin d'herbe; pour moi, je l'estime plus beau qu'une cathédrale. On voyait des arbres aussi, les uns dépouillés de leurs feuilles; d'autres, des conifères, jetaient une tache sombre. Et, ô ô, quelques sommets des Alpes ont paru, dont le Mont Blanc; du coteau du soleil, ces cimes roses étaient magnifiques. Ce bain d'air pur m'a fait du bien; je suis rentré en ville - en prison - moins triste. Mais ce soir le ciel est de nouveau chargé et mon âme mélancolique. Cette fugue m'a redonné la nostalgie du grand air, du soleil. Certes, je ne suis pas fait pour vivre dans les villes. Je me sens l'âme d'un Touareg. J'aimerais cette vie errante, où la seule occupation est de se battre. A côté d'elle, notre vie civilisée est bien grise et bien terne.»

Ce fut, je crois, la seule fois que j'aperçus M. Guiget, homme très doux, dont les yeux lointains semblaient sonder des golfes de constellations. Il s'était surtout consacré à la photométrie stellaire, où ses travaux faisaient autorité. Quelques mois plus tard, il devait être atteint d'une hémiplégie, qui l'emporta bientôt, l'année suivante, me semble-t-il.

Il est curieux de constater que, dès lors, mes rêves d'évasion s'orientaient vers le désert, que venait de me révéler la lecture de quelque explorateur (je suis absolument incapable de retrouver de qui il s'agissait). C'est un appel que je ne cesserai plus d'entendre. Je vins m'asseoir au Maroc comme à la porte du Sahara.

×
× ×

Une seconde sortie au dessous de Limonest, dont nous prétendions étudier la bataille sur le terrain nous mena en pleins champs, dans la région du Mont Verdun, auteur de son fort, puis vers Polémieux et Saint Germain aux Monts d'Or. C'est la seule course que je fis, durant mon séjour à Lyon, dans cette banlieue très appréciée des citadins, et où mon père avait passé une partie de sa jeunesse. L'aspect en était encore, en dehors des villages, assez rustique et, au début du printemps, plus aimable et frais.

«24 Mars - Au col du Mont Verdun, à travers les champs et les prés. Les arbres fruitiers sont en fleurs et de longues bandes, blanches ou roses, se découpent sur le vert des herbes. Quel plaisir de revoir la campagne, la verdure et les arbres. De certains endroits, on voit s'allonger la Saône toute bleue entre

ses rives vertes; on dirait quelque serpent mythologique pliant et dépliant ses anneaux sur le sol. Au soir, l'air est calme et pur, le soleil décline et peu à peu une teinte bleuâtre envahit les lointains. Des monts se fondent au loin dans le gris et paraissent des spectres voilés. Et au retour le soleil disparaît lentement dans une rouge apothéose derrière les montagnes bleues."

Evadons hors de la ville abhorrée, ces expéditions me plaisaient. Mais elles marquaient une transformation de l'idée «académique» qui ne m'agréait plus du tout. Je n'avais nullement l'intention de verser dans l'affreuse «balladeo» dominicale du citadin moyen. Vivent les champs, mais sans compagnie, si choisie fut-elle!

Et le choix même n'y était plus, depuis que chacun y amenait ses amis, et qu'il avait fallu les accepter, pour ne pas séparer des «inséparables». La vulgarité était proche. D'ailleurs, les caractères s'affirmant avec l'âge, les oppositions commençaient à s'accentuer, et il n'en fallait pas beaucoup chez nous pour qu'elles dérivassent aversions. Mon zèle de fondateur commençait à baisser terriblement de température.

J'avais pardonné pourtant à l'un de ces nouveaux venus, contre lequel j'avais le plus pesté, parce que c'était un «mauvais» élève, sans énergie au travail et sans éclat d'intelligence. Il s'appelait Charles Lefèvre. C'était Gandillet, son camarade de toujours, qui l'avait introduit. Mais il avait une grâce menue et comme une ombre sur le sourire: il devait mourir autour de vingt ans. Sans être vraiment beau, il m'avait plu, après des années d'indifférence. Je crois que sa fragilité et sa bonne humeur me faisaient aimer obscurément en lui, resserré dans un tragique encore inconscient, le miracle de la vie insouciante, qui s'épanouit sans trembler entre deux immensités muettes.

Ce qui jusqu'alors avait flotté en moi dans une pénombre

lue à Bressieux, ou de l'"Ile du Docteur Moreau", des livres comme "Au temps de la comète" et surtout "Quand le dormeur s'éveillera". Je lui dû ce fond de socialisme anglo-saxon, auquel je revins plus tard comme dans une patrie retrouvée.

Mais ce qui me jeta encore plus dans l'extrême, ce fut le milieu lyonnais, si durement tranché, où le travail mal salarié est élaboré d'une richesse ostentatoire. J'achevai de prendre conscience du problème social en coudoyant les camarades riches, déjà insolents, en retrouvant partout où j'allais l'adoration obsédante de l'argent.

Je commençais à souffrir d'être toujours modestement habillé, de ne point avoir d'argent de poche, de sentir, chez les amis même de ma famille, un luxe ou simplement un confort que notre demeure ignorait. J'avais le sentiment que ma famille et que moi-même nous valions mieux que notre situation. Je me remémorais les heures angoissées de 1914. Je comparais mon travail et mes succès avec ceux des "fils de famille". Et la haine vint, brûlante, avivée par chaque parole qui me heurtait, d'autant plus implacable qu'une raison fragile s'efforçait à justifier l'impulsion de ma révolte.

Je n'avais pas encore de système très arrêté. Je n'approuvais pas le «bolchevisme», comme on disait alors, qui avait renversé mon idole Kerensky et arrêté la lutte contre l'Allemagne, mais je me révoltais contre ceux qui voyaient dans ses chefs de simples agents germaniques: je sentais malgré tout qu'ils portaient en eux un monde nouveau. Par réaction contre l'atmosphère de mensonges bêtes où nous vivions, que n'aurait-on pas fini par aimer? Toute révolte me faisait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

frénir à son unisson, simplement parce que c'était une révolte.

× × ×

Le printemps fut marqué par l'arrivée au Lycée de quelques parisiens réfugiés, qui fuyaient Gothas et Berthas. Il en vint trois dans ma classe, dont l'un, Charles Le Coeur, devait être plus tard mon camarade à l'Ecole Normale et mon collègue au Maroc. Mes préférences allèrent plutôt à un joli garçon, un peu poseur, mais qui m'attirait, jusqu'au jour où je le vis familier avec "Charlot", mon bien-aimé, et où je devins jalouse de lui. En tout cas, je les accueillis avec plaisir; ils m'apportaient un peu de cet air parisien, plus léger, dont j'avais toujours senti le besoin dans cette province asphyxiante.

Je fus aussi quelque temps malade, d'un second accès de rougeole, baptisée rubéole. Ce me fut un temps de vacances que j'accueillis avec plaisir, car je sentais bien que cela ne nuirait pas à mes études, bien au contraire; et, la fin de l'année scolaire approchant, un peu de repos m'agréait assez. Ma famille s'inquiéta peu, sachant le mal sans danger ni souffrances. Mes camarades vinrent s'informer de moi et je fus très fier de cette sollicitude.

Une note du 16 juin prouve que j'avais hâte de regagner les champs.

« Il me semble parfois que les murs vont m'écraser, que le ciel va s'abaisser et m'étouffer. Mon Dieu! pourquoi suis-je dans une ville? On doit être si bien dans la mousse. Mais ici le ciel pleure lentement. Enfin, l'espoir me soutient. »

Les vacances vinrent enfin.

× ×

12

« 16 juillet. - Arrivé enfin hier soir. Rien n'a changé dans le pays. Combien la nature reste insensible aux crises qui agitent ces insectes: les hommes »

« 21 - Hier le soleil s'est couché dans des nuages de cuivre, puis la lune est montée à l'orient, toute verte dans les nuées roses. On se serait cru dans un monde étrange, sous cette lumière grise et pâle, qui décolorait tout. Les arbres et les prés devenaient gris-verts; les moissons ondulaient comme la mer sous le vent. Puis quelques étoiles apparurent au zénith, points brillants entre les masses sombres qui encombraient le ciel. Enfin la lune est sortie des nuages et nous a versé pleinement sa lumière calme et froide. Alors les prés et les arbres et les champs ont repris un aspect de ce monde. Au loin quelques chouettes ont crié. Le charme était rompu. »

« 23. Dans un bois, l'après-midi d'hier. Le soleil glisse des rayons inquisiteurs sous l'épaisseur des feuillages et parsème sur le sol ses taches lumineuses. Pas un souffle dans l'air, rien ne bouge: c'est le silence le plus absolu. Le ciel entre les branches semble profond, immensément. Près de moi, dans les taillis, un petit oiseau s'approche en sautillant; il tourne autour de moi, sans crainte, pour me voir de tous les côtés. Je vois passer comme un éclair sa petite tache grise entre des branches, puis, sa curiosité satisfaite, il part dans la profondeur du bois. - Le soir, entre un champ de blé et un champ d'avoine. Le soleil disparaît entre deux collines, sans teinter le ciel qui reste bleu un moment encore au couchant. Un vent doux s'élève et vient à moi. Tout d'abord ondulent les panaches verts de l'avoine, doucement, avec un frou-frou presque imperceptible. Puis le vent arrive sur le blé et courbe légèrement les épis altiers. Les tiges s'entrechoquent avec un cliquetis guerrier et le bruit se propage tout le long du champ, pour mourir à l'extrémité et recommencer au premier souffle. »

« 7 août - Tous les lointains ont disparu sous un manteau gris. Tous les tons s'éteignent sous cette lumière. On est dans l'empire du gris. La pluie tombe lentement, en gouttelettes serrées. Le ciel semble descendre sur la terre et l'on dirait qu'on va être écrasé par la rencontre de deux immensités »

« 10 août. - Au bord de la rivière. Elle coule entre deux murailles de verdure que le vent fait onduler. Elles se reflètent dans l'eau, toute verte à cet endroit. Sur ce vert profond les taches du soleil se meuvent lentement. Parfois, entre deux branches, un faisceau de lumière pénètre l'ombre et y jette un flot

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de clarté dorée. Le murmure délicieux de l'onde qui roule sur un fond de pierre se mêle au frissement belliqueux des feuilles sous le sciffle du vent."

14- "Pas un nuage. Le soleil resplendit dans un azur profond qui va se décolorant vers le zénith et devient presque blanc. Mais à l'horizon, sur un bleu comme j'en ai rarement vu, se découpent en vert presque noir les mille aiguilles des pins et les feuilles des hêtres, d'un éclat presque métallique. Les troncs des pins prennent des teintes orangées qui font ressembler leurs colonnes au fut élégant du palmier. Sur la mousse, d'un vert velouteux, le soleil étend des plaques d'or qui tremblent lorsque le vent fait frémir les feuillages. Mille êtres, mille choses font entendre des bruits divers; les criquets crient, les cosses des genêts éclatent avec un bruit sec, et tous ces murmures, accompagnés par un vent léger, forment un concert étrange. L'âpre odeur de la résine cuite par le soleil enveloppe et pénètre les poumons. Et sous ce ciel, par ce soleil, avec cette mélopée aigüe et monotone, on se sent transporté bien loin, dans des pays inconnus, dans un monde autre que le nôtre, dans la contrée du rêve."

24- "Il a plu dans l'après-midi. Le vent secouait furieusement les branches et balayait des feuilles desséchées. Sous la pluie, les brins d'herbe secs prennent de superbes tons orangés. Le grondement du tonnerre ne s'arrête pas: on dirait une canonnade de titans."

5 septembre- "Dans l'après-midi, un orage est venu, couvrant de gris toute la vallée. Et le soir, quand tout le ciel était couleur de plomb, le soleil s'est montré, peu avant de disparaître. Il apparut comme une lampe mortuaire, au dessus d'une montagne conique, couverte de pins. Le globe, d'un jaune de cire, transparaissait sous les nuages et lançait quelques faibles rayons d'une lumière presque verdâtre, comme les jours d'éclipse. Sur sa surface se découpaient en vert sombre, presque noir, les pins de la forêt. Au dessus de l'astre, le ciel était couvert de nuages ardoisés; seule une faible bande roussâtre indiquait la **mineurité** du soleil. Peu à peu, l'astre s'est enfoncé; le rayonnement a diminué, et la nuit est venue, toute illuminée de dégagements électriques."

conscience passa soudain en pleine lumière. Il fut le premier que je [illegible] charnellement. Sur lui se reportèrent toutes mes puissances d'amour égarées en rêves ou en feux d'un instant.

Il va de soi que cette passion restait entre ma conscience et moi. Je devinais, sans en avoir jamais entendu parler, que ce n'était pas un thème à publier. Au surplus, je ne connaissais l'amour masculin que par les auteurs antiques, et j'ignorais absolument si ce n'était pas une coutume disparue avec leur temps. Mais d'être ainsi renfermée, elle ne gagnait que plus de violence, et son objet vint figurer dans mes songes, où n'avaient flotté jusque là que des ombres féminines. Je me consolais ainsi de ne le point posséder.

Le plus que je pouvais rechercher, c'était son contact. Je fus bientôt férocement jaloux de tous ses voisins habituels. Dans les classes de lettres, il était derrière mon compagnon de table, au rang supérieur, si bien que je pouvais le regarder facilement, sans me retourner tout à fait. Je découvris ainsi un reflet doré sur ses cheveux qui, longtemps, me transporta. Un jour, je caressai légèrement un de ses genoux, mais il le retira, et je n'osai recommencer. Il ne sut jamais le trouble où il me jeta, un jour que nous étions réunis chez lui, et que, en jouant comme un enfant qu'il était, il vint s'asseoir un instant sur mes genoux. Telles furent mes premières émotions amoureuses.

Il n'en fallait pas tant pour déchaîner mon imagination, et ce fut pour lui que je me remis à écrire en vers. Un morceau à sa louange [illegible] jamais plus d'un, je crois, que le premier

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quatrain. Mais ce fut suffisant pour déchaîner le monstre. Je ne m'arrêtai plus. Je couvris de versicules mes cahiers de brouillon, durant les heures de classe trop ennuyeuses.

Je n'ai aucun souvenir bien net de ces premiers avatars, mais il s'agissait certainement de la nature et de ma tristesse, qui se complaisait à s'exprimer et s'avivait à la fois dans la recherche douloureuse de l'expression. Vers la fin de l'année scolaire, je conçus, sous l'influence de Virgile, un dialogue d'Orphée et de la nature, où l'aède, en quête d'Eurydice, reposait les consolations des bois, des fleurs, des monts, des eaux, des vents. Je le continuai pendant les vacances et peu s'en fallut que je ne les menasse jusqu'au bout. Cela représentait au moins un bel effort de continuité.

Je cachais mes productions, mais mon voisin les aperçut et la nouvelle se répandit bientôt dans toute la classe. Elle ne fit qu'ajouter à ma considération, et je ne fus nullement fâché de cette publicité. J'avais déjà besoin de gloire. En tout cas, M. Salin, lui aussi, se douta, je ne sais comment, de ces exploits, car, à la distribution des prix, me voyant gratifié d'un recueil, combien lamentable ! — de « poètes du foyer » il me dit : « je vois que vous êtes aussi un peu poète. »

×
× ×

En même temps, se parachevait l'éveil politique dont la révolution russe avait marqué le début. Deux grandes influences y concoururent.

Ce fut d'abord la lecture de Wells, contant de ses volumes d'« anticipation ». Vers la fin de la cinquième, j'avais lu « La machine à explorer le temps ». Venaient maintenant, à côté de la « Guerre des Mondes »,

7 septembre. — "La tempête fait rage, le vent vole violemment au ras du sol, courbe les branches, secoue les arbres et entraîne les feuilles mortes en de fantastiques tourbillons. Ainsi s'en vont les vies humaines dans l'ouragan de la vie. La pluie fouette les vitres, comme si elle voulait les briser, et mêle son tambourin rageur aux hurlements désespérés de la bise. Des éclairs illuminent la nuit et, un instant, on entrevit confusément la contrée. Des grondements sourds et bruyants ou des claquements secs dominent le concert des grandes voix de la nature".

14 septembre. — "Un doux soleil automnal rayonne dans un ciel calme et pur, d'un bleu délicat, presque mauve à l'horizon. Les lointains sont baignés d'une légère brume bleuâtre. Il fait bon là, couché dans l'herbe. Un petit parfum de serpolet se mêle à l'âcre odeur des genêts. Une abeille butine sur de pâles fleurs. Un vent léger agite les brins d'herbe séchés. On n'aperçoit pas la présence de l'homme. On pourrait se croire loin, très loin de la France, dans un pays inconnu et désert. Et il fait bon là, couché dans l'herbe, à rêver des songes infarmes. Mon coeur déborde d'une joie calme et bien douce."

24 septembre. — "Des nuages d'un blanc gris opaque filent tout le long de la vallée, sous le vent du Nord, semblables à de gros dirigeables et vont s'effilochant, comme s'ils laissaient des lambeaux aux arbres et aux maisons qu'ils enveloppent. Au dessous d'eux se dessine la ligne sombre, presque noire, d'un long bois de pins. Tous les sommets disparaissent sous ses capuchons d'ouate sale. On dirait que le ciel veut nous étouffer sous des vagues de coton."

25. — "Les nuages sont partis. Un petit vent frais court dans les herbes et dans les branches. Le soleil rayonne, le ciel est bleu ; les montagnes sont drapées dans leur manteau d'azur. La nature sourit de nouveau, et il va falloir la quitter, hélas!"

*
× ×

Mes notes continuent à laisser de côté notre vie matérielle. Les conditions n'avaient guère changé. On s'habituait à la longueur de la guerre et chacun finissait par y installer sa vie.

Grâce à l'intervention américaine, on commençait d'ailleurs à sentir se desserrer les restrictions économiques. A mesure que la saison avançait, les nouvelles du front devenaient rassurantes, puis enfin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pleines de promesse.

Les grandes offensives allemandes du printemps avaient eu certainement de quoi effrayer. J'ai l'impression pourtant qu'on les accueillait avec moins de nervosité que les piétinements précédents et que l'écrasement de la Russie, ou le fléchissement italien de l'automne 1917. On pensait que si de tels coups n'avaient pas abattu l'Entente, elle pouvait résister à toutes les épreuves; à présent surtout que les mécaniques formidables de l'Empire britannique et des Etats-Unis avaient pris un mouvement décidé.

Les succès de juillet confirmèrent cette confiance. Dès lors elle ne fit que croître.

Les campagnes au reste souffraient moins. Permissions agricoles, sursis, prêts de prisonniers, allégeaient le fardeau des femmes et des jeunes gens.

Mais surtout l'arrière finissait par se faire, comme l'avant, une sorte de résignée d'indifférence résignée, qui lui tenait lieu d'héroïsme. A force d'angoisses et d'épreuves, on ne s'étonnait plus de rien. Peut-être est-ce à ma formation au cours de ces années que j'ai dû, plus tard, d'être insensible à tant de revers et de déceptions. Nos générations ont grandi sous le signe de la dureté.

Le seul événement chez nous fut un voyage de mon père à Paris, vers la fin de juillet ou le début d'août. [Il y était allé au printemps, je ne sais plus dans quelle intention précise; sans doute voulait-il sonder ses relations, afin de chercher comment il pourrait sortir de cette vie lyonnaise qui l'excédait. C'était le moment de la "grosse Bertha", mais un peu apaisée, et je ne me souviens pas, je le confesse, d'avoir eu de grandes angoisses en son absence. Au fond, je réalisais très peu le côté matériel de la guerre.

Cette fois-ci, il s'agissait d'une proposition ferme. On lui offrait

la sous-conservation du Musée de la Guerre, créé par un riche industriel, mais non encore accepté par l'Etat. Après avoir conféré, à Paris, avec le conservateur d'alors, un israélite, mais dont j'ai naturellement oublié le nom, mon père refusa. Il craignait que cette situation ne fût pas durable, puisqu'on ne savait quel développement prendraient ces collections ni quel serait leur statut. C'était prudent. Mais la suite lui donna tort, car l'affaire passa sous la direction de l'Etat. Il serait vain de chercher si ce fut pour nous un bien ou un mal.

A part cela, mes vacances connurent les mêmes occupations et les mêmes plaisirs. J'entretins un peu plus de correspondance avec mes camarades de l'"Académie". Je reçus une carte de Charles Sefeine, la seule que j'en eu jamais. Elle représentait — je la vois encore comme si elle m'arrivait à l'instant, car je l'avais accueillie avec passion —, elle représentait, dis-je, le château de Valençay, près duquel il passait de joyeuses vacances. Le pauvre enfant devait presque aussitôt après perdre son père, de maladie contractée au front, je crois, et il dut quitter le lycée, dans le courant de l'année suivante, pour gagner son pain quotidien.

×

× ×

J'ai l'impression que les notes de cet été-là marquent moins d'âcreté dans le pessimisme. L'année scolaire m'avait valu des succès de plus en plus marqués et ils m'avaient rendu confiant: j'avais conscience de ma croissance intellectuelle. C'était un apaisement à bien des chagrins.

Malgré les "clichés" qui embourbaient encore mon encrier, je progressais de façon sensible, me semble-t-il, vers l'observation franche de la nature, et je pouvais y consacrer des instants qui, plus tard, devaient trop souvent être absorbés par de tyranniques études. —

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je ne doute pas qu'en cela je devais beaucoup à mon père. Souvent, dans l'enfance, je l'avais accompagné quand il "allait au paysage" et je suivais à la fois sur le modèle et sur la feuille les progrès du travail ; cela m'arrivait encore quelquefois. Je devenais attentif, par une éducation inconsciente, au jeu des nuances et des lumières. Et à le voir en observation inessante, à l'affut d'un couchant original, de nuages tourmentés, de sites harmonieusement équilibrés, tout naturellement entraient dans la trame de ma vie quotidienne des préoccupations bien étrangères à celles de mes camarades.

Je remarque également, une fois de plus, le besoin de me sentir transporté sous d'autres cieux, ces voyages par l'esprit, qui n'étaient ni un thème littéraire ni un vague désir. Dès mon enfance, je l'ai dit, suivant un goût héréditaire dans ma famille paternelle, j'avais été nourri de récits de voyages. Et présent que j'étais plus sensible à la couleur, j'avais découvert Loti après Chateaubriand. C'est dans le cours de cette année, je crois, que nous nous rencontrâmes pour la première fois "Vers Dopahan" et dès lors je le suivis par toute la terre, épris de son goût de tombe. Je commençai également à lire Kipling, en traduction - je ne pouvais encore l'aborder en anglais. La bronze et la bataille, l'ivresse impériale, me brûlèrent comme un alcool violent.

Peut être aussi me poussait l'instinct de ma double race, le nomadisme savagard joint à celui de l'Auvergne. J'ai souvent pensé, au Maroc, en comparant la "diaspora" des Chleuhs à celle de mes ancêtres, que ma sympathie pour eux n'était que l'impulsion du montagnard déraciné vers ses semblables. L'alpestre qui descendait vers le Pô ou vers le Rhône, portant ses bras aux rudes travaux ou dansant avec sa marmotte comme avec leurs singes les Ouled Sidi Ahmed Ou Moussa, l'auvergnat, qui s'en allait commercer jusqu'en Catalogne ou jusqu'à Paris, étaient les frères de mes "guenaba", de mes rafiants des souks, de mes "rouais".

× × ×

[illegible] jours de [illegible]

12

1

La rentrée des classes fut retardée, cette année-là, à plusieurs reprises ; on était le début de ce qu'on appela "la grippe espagnole" et l'on redoutait la contagion. Toutefois il nous fallut regagner Lyon dans les premiers jours d'octobre. Je ne manquais jamais d'occupations, et j'étais sûr d'ignorer le désœuvrement. J'employai ces semaines en lectures et en promenades. Mais les décors du Parc de la Tête d'Or, toujours encombrés de civils et de permissionnaires, ne me compensaient pas les solitudes perdues.

Je notais le 11 octobre.

"Les feuilles tombent en lents tourbillons mornes. L'eau se plisse de petites vagues sous une brise déjà fraîche. Un soleil plus tiède glisse entre les branches sur le sol. Le ciel est d'un bleu plus pâle. Et comme les feuilles rousses, dorées, cuivrées ou rouges, en lents tourbillons mornes tournent mes souvenirs. Combien suis-je loin de la nature, hélas!"

Même impression, adoucie, le 15 :

"La nuit tombe. Une lueur d'un rose fané illumine faiblement l'orient. Tout le reste du ciel est gris, d'un gris doux, uniforme, comme le gris de mon âme. Les arbres du bord de l'eau se sont parés d'or pur, et découpent, sur les petites vagues grises, leur image vacillante. Les îles reflètent dans l'eau leur toison rousse. Tout cela est d'une beauté mélancolique et douce. On se croirait dans un parc du XVIIIe siècle"

Ce fut, je pense, ce soir-là, ou, en tout cas, après une promenade crépusculaire de ce type, que se produisit une terrible explosion dans un atelier de chargement d'obus de la banlieue sud. J'avais remarqué, en rentrant, des fumées sur cet horizon, et entendu comme des grondements lointains de canons. Nul n'y prêtait attention. Au début de la nuit, alors que je ne dormais pas encore, une très forte détonation secoua la maison. On se leva, mais, dans l'ignorance de la cause, et puisque tout était tranquille aux alentours, on s'en alla dormir. On apprit le lendemain les dévastations considérables et le danger qu'avait couru la ville. Toute

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette région, en effet, n'était qu'un vaste arsenal, bourré d'explosifs, dont la déflagration eût été épouvantable si l'incendie s'y était communiqué. On se raconta, par la suite, dans la ville, la fuite des habitants des quartiers voisins, répandus à travers les rues, chargés d'affaires hétéroclites, femmes criant et "gones" pleurants. Nos amis des collines, qui dominaient le brasier, avaient été quasi terrorisés. M. de Magneval avait descendu dans ses caves une partie de sa collection, car des obus fusaient parfois sur et éclataient en l'air. Lyon sentit, cette seule fois, un arrière souffle de la guerre.

Je rencontrai une fois ou deux mes académiques camarades. Notre premier point de ralliement fut à la cathédrale. J'y retrouvai Charlot en deuil, mais aussi gai que de coutume; j'en fus un peu étonné: je m'imaginais encore que les circonstances tragiques doivent donner, pour la vie, une face spéciale. Je commençais à être las de ces réunions, et je préférais mon isolement.

Les événements se précipitaient. Chaque jour apportait des succès nouveaux. La Turquie et la Bulgarie s'écroulaient, puis l'Autriche. Mais on avait à peine le temps de se représenter l'importance d'une nouvelle qu'une autre occupait l'attention. Il ne pouvait y avoir de spectacle plus étourdissant pour un esprit comme le mien, ni de lecture plus passionnante que celle des dépêches. Le soir j'attendais le retour de mon père avec curiosité, On put deviner, dans ces cours moments, ce que dut être l'ivresse des générations napoléoniennes, sans cesse ébranlées par des bulletins de victoire.

La rentrée était précisément fixée au 11 novembre. Je l'attendais sans joie, malgré mon désir de savoir: je commençais déjà à trouver dur de subir des heures immobiles des cours. Le travail personnel m'attirait.

"10 Novembre — Les feuilles jonchent les allées d'un tapis de cuivre roux. Les arbres tendent désespérément leurs rameaux dépouillés vers le ciel gris. Les lointains sont enveloppés d'une lourde voilette grise. Que les beaux jours sont courts. Et demain, je vais reprendre la tâche ingrate, le carcan de l'élève, la souffrance du

contact avec le barbare".

Le lendemain fut mon premier jour de classe et le dernier de la guerre. Une période nouvelle s'ouvrait pour tous.

(août 1929 - juillet 1930)

II

Je notai ce jour-là: "11 Novembre — Rentrée rendue singulièrement émouvante par les événements. Dès midi, la nouvelle de l'armistice était connue de tous. Aussitôt, comme magiquement, des drapeaux alliés sortent à toutes les fenêtres. Soudain, un peu avant trois heures, un coup de canon retentit et vibre gravement dans l'air. Aussitôt toutes les cloches sonnent. La voix de basse des gros bourdons se mêle au tintement allègre des carillons et de minute en minute, les coups de canon ponctuent le chant des cloches."

Nous étions, cette après-midi là, dans une classe de dessin, très haut perchée, où l'on n'arrivait que par des escaliers et des couloirs sombres plus sombres et plus affligeants, si possible, que les tous les autres, déjà si humidement noirs. Tous les sons de la ville convergeaient vers ce "haut lieu" et c'était une rumeur singulièrement excitante pour nos jeunes imaginations. Beaucoup d'ailleurs, après les bruits déjà répandus dans la matinée, avaient trouvé plus "patriotique" de manquer la classe. Pour moi, qui étais de la catégorie des esprits sérieux, autant par timidité que par goût, j'étais resté fidèle au devoir. Je n'arrivais pas d'ailleurs à me réjouir beaucoup, motié par pressentiment que les malheurs de l'Europe n'étaient pas encore achevés, motié par crainte que le spectacle ne fût plus aussi palpitant.

A la sortie de quatre heures, nous formâmes une grande manifestation qui, hurlante et trépignante, s'engagea dans le centre de la ville, où tous les trottoirs étaient déjà combles d'une foule qui n'arrivait pas, faut-il croire, à s'exciter assez à domicile. Je me rappelle, de ce soir là, des clameurs prolongées devant le consulat des États-Unis, sur la place de la Bourse: on n'avait pas alors assez d'applaudissements pour ceux que l'opinion courante devait honnir peu après. Je dus sans doute rejoindre assez vite le domicile familial, sachant qu'on n'était pas habitué à me voir rentrer tard. Mais je me souviens

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'après avoir entendu raconter combien les volontaires les femmes embrassaient les soldats dans la rue, je ne sentis choqué de ces exaltations où je ne pouvais avoir part. On parlait aussi de drapeaux rouges promenés dans les faubourgs et de travail suspendu sur certaines lignes ferrées. Et s'il choquait mon sens de l'ordre de voir pareillement célébrer le grand événement, mon caractère de plus en plus rebellé et mon goût de l'aventure appelaient inversement la révolution.

* * *

En attendant les bouleversements rêvés, il fallait reprendre la vie réglée de la classe. Je dois noter tout d'abord qu'en vertu des programmes de 1902, je quittai alors quelques uns de mes plus vieux camarades, en particulier toute la caravane "académique". J'obliquai en effet vers la section A, latin et grec, tandisque, gens pratiques, ils envahissaient la section C, latin et sciences, qui permettait seule, en gardant quelque culture classique, d'accéder aux grandes écoles scientifiques. Comme rien n'était moins nombreux que les hellénistes, nous nous trouvions unis, pour toutes les classes qui n'étaient point de grec ou de langues vivantes, avec la section B, qui mêlait le latin et les idiomes modernes.

Sur nos classes de lettres régnait l'aimable M. Brossier, vieillard court et menu, plutôt cassé, dont on craignait à chaque instant qu'il n'achevât de se détacher en morceaux. C'était le premier Narbonnais que je rencontrais dans mon "cursus" universitaire. A peine sorti de l'École, il était venu à Lyon, et, depuis plus de trente ans, il n'avait pas quitté sa chaire de seconde, où seule, d'ailleurs, la guerre l'avait maintenu. Ce fut sa dernière année d'enseignement, et la perspective d'une retraite bien gagnée dans son cher pays angevin l'incitait sans doute à ne point nous accabler de labeur. On se repassait depuis des générations d'élèves, sans plus en savoir l'origine, son surnom d'"Ajasc", et une tradition qui voulait que sa femme s'appelât Laure et jouât de la harpe.

Si, par sa formation, surtout en ce qui touchait aux langues anciennes, il manquait des bases philologiques vraiment rigoureuses, du moins avait-il un sens littéraire assez fin, qui s'élevait facilement à l'enthousiasme dans le commentaire des oeuvres classiques. Comme cet enthousiasme demeurait en général intelligent et ne se tendait guère jusqu'à l'emphase, il ne suscitait pas les sourires, et des élèves même médiocres le suivaient ces classes sans déplaisir. Sa discipline très paternelle et son peu de rigueur dans les questions de travail achevaient de lui gagner les sympathies. Et si les attentions n'étaient toujours pas très fixes, du moins lui prêtait-on une oreille.

On délaissait enfin, en seconde, les sahara grammaticaux. Il en était grandement temps, car, avec la fermentation littéraire qui travaillait mon esprit, j'eusse été dégoûté à tout jamais des études s'il m'avait fallu continuer comme auparavant. Nous abordions l'histoire littéraire de nos trois "pays" intellectuels, et c'était l'occasion de nombreuses lectures, qu'on pouvait multiplier dans cette classe où la préoccupation de l'examen était encore lointaine. M. Brossier lisait avec vivacité, d'une voix qui chevrotait un peu et qui suivait une sorte de mélopée qui, dont on s'amusait les premières fois, mais qui, en devenant familière, ne paraissait pas sans quelque agrément.

J'ai souvenir ainsi qu'ainsi nous effleurâmes le Moyen-Age dans la Chrestomathie de Gaston Paris, que nous expliquâmes du Montaigne, qui suscitait la malice de notre maître. Le grec nous révéla Homère, par le VIe chant de l'Odyssée, auquel il manquait encore de reprendre vie dans une exégèse à la Bérard, mais qui me laissa un souvenir plus plaisant que l'Economique, trop aride pour nous, de Xénophon. En traductions, pour arriver les cours d'histoire littéraire, nous nous réjouîmes à de longues scènes d'Aristophane, point trop expurgées. Une après-midi, dont j'ai gardé encore en moi la tendresse sentimentale, le récit des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

derniers moments de Socrate, dans le Phédon, me plongea dans une longue méditation. J'avais envie de pleurer cette fin et je l'enviais. Un autre jour, ce furent des envolées de Paul de Saint-Victor, commentant dans ses Deux Masques quelque tragique grec, qui me révélèrent une violente imagerie, assez éblouissante pour mes jeunes yeux. Mais si l'impression m'en est restée, je ne saurais affirmer de qui il s'agissait, encore que ce fut peut-être bien d'Oedipe. Le latin de cette année-là, au contraire, n'éveillé pas en moi un seul titre, ni la plus lointaine réminiscence. Il commençait déjà à mains me retenir que l'attique.

L'histoire nous fut encore présentée au début de l'année par l'éléphantesque M. Jardin et ses éloquences prairiales. Il devait d'ailleurs, au bout d'un trimestre environ, regagner Nancy, chargé des cadeaux de ses élèves, qui lui étaient reconnaissants d'avoir beaucoup bavardé et fait peu de travail. On cumulait alors l'histoire grecque et celle des temps modernes jusqu'à 1715. Je n'ai pas souvenir, du reste, que l'une ou l'autre m'aient beaucoup attaché, malgré un travail assez sérieux de ma part. D'ailleurs, entre les mains de ce brave homme, puis d'un étudiant délégué, puis d'un démobilisé dont je saurais dire seulement qu'il s'appelait Lansen, sans avoir, heureusement, d'autre ressemblance avec son homonyme, le programme n'avançait guère et resta à moitié inachevé.

L'anglais nous groupa, avec quelques élèves de C, sous la présidence souriante et un peu gâteuse du vieux M. Chaurand, que je n'avais pas revu depuis la 7e. Là aussi les classes tournaient facilement à la conversation, ce qui me plaisait peu, car je n'aimais déjà pas perdre mon temps.

Les mathématiques, qui comptaient pour très peu, dans notre horaire, furent en revanche les seules à être enseignées de façon strictes, avec un excellent homme, réfugié d'Amiens, qui ne tenait pas assez sa classe; puis avec un démobilisé, M. Wattling, homme à barbe

sombre et à regard glacial, qui, sans jamais punir, inspirait, par son seul aspect de théorème, une utile frayeur. Nous l'avions vu, quelque temps, pendant la guerre, venir faire un cours en zouave de l'ancien temps, à longue chéchia et à petite pélerine bleue. Je travaillai plus volontiers que l'année précédente, mais sans encore acquérir le sens de cette science, et surtout des problèmes.

* * *

Peu de temps après notre rentrée tardive, au début de décembre environ, je fus atteint, mais légèrement, de la fameuse "grippe espagnole", dont on racontait en ville toutes sortes d'insanité. A cause de ses formes pulmonaires qui bleuissaient certains moribonds asphyxiés, l'imagination populaire voulait que ce fut, pour le moins, le choléra ou la peste! Les gens bien informés savaient aussi que les cercueils manquaient, tant la mortalité était grande. Ils en profitaient pour boire beaucoup de rhum, à titre de préservatif. Il fallut rester néanmoins assez longtemps à la maison et, ma mère étant tombée beaucoup plus malade que moi en me soignant, ce fut une triste période. Cela commença tragiquement, au milieu d'une nuit, où elle se mit à étouffer et où mon père alla en hâte chercher le médecin de service, celui-ci survint escorté d'un agent de police, car les rues n'étaient pas très sûres à cette heure, dans ces mois de désorganisation qui suivirent la démobilisation. Heureusement le mal put être enrayé, mais il fallut une longue convalescence, difficile à imposer à une malade impatiente de reprendre le travail. Dans la maison plus vide et plus lugubre que jamais, je me sentais oppressé par ce pays noir, ces hivers sans trêve, cette vie terne, dont il me semblait que je n'arriverais jamais à m'échapper. A la date du 12 décembre, à la suite sans doute d'une première sortie, j'écrivais la dernière note de l'année. Elle n'était pas réjouie.

"Par moments, des rafales de pluie fouettent les vitres. Dehors,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les quais sont détrempés, et la terre prend une teinte presque orangée. Presque personne dans les rues. Les lointains sont couverts d'une légère brume grise qui les poétise un peu. Les arbres tendent lamentablement leurs branches. Le Rhône coule, tout bleu, entre des bancs de sable gris. Tout est gris, morne et triste. On dirait que le ciel pleure avec moi et prend part à mes douleurs."

Je ne saurais rendre maintenant l'état de souffrance intérieure où me tenait cette continuelle absence de lumière. Je sais seulement que ce m'était plus pénible qu'une prison. Il faut tâcher de le sentir pour comprendre les cris sur lesquels j'ouvrais l'année 1919.

"1er Janvier. Encore un pas vers la tombe. Aujourd'hui est un jour que fête le reste des mortels. Imbéciles! C'est pour moi le jour le plus triste d'une triste année à venir, car je fais le bilan de l'année passée: qu'ai-je appris? rien qu'à haïr un peu plus les hommes. Je regarde et je ne vois derrière moi que souffrance. Et toi, année 1919, je ne sais pas au juste ce que tu m'apportes, mais je suis du moins qu'il y aura plus de malheurs que de bonheurs."

Il ne faut pas se tromper au ton maladroit. Il n'y avait pas un mot de ces lignes qui ne fut écrit avec le sang et les larmes de mon cœur. J'avais avoir, par moments, en vertu sans doute de mes hérédités moralisantes, plus que d'une formation religieuse sans effets, une sorte d'horreur pour les tourments de ma chair. Non pas certes qu'elle fut assez forte pour me faire renoncer à une seule volupté; j'étais toujours aussi ardent à prolonger mes rêves dans la vaine brûlure d'un plaisir désertique. Mais ~~non~~ c'était comme une lassitude de cette tyrannie, de celle là comme de toute autre. C'est à un des ces jours de dégoût qu'il faut rapporter cette note du mois suivant.

"2 février. — La neige est tombée hier, toute la journée, en bourrasques rageuses que fouettait le vent du Nord. — N'est-ce pas là l'histoire de bien des âmes? C'est d'abord une chose blanche et pure qui descend doucement du ciel et se vient poser sur la terre. Puis elle perd de sa pureté, peu à peu elle se fond au souffle de la vie, et qu'en reste-t-il bientôt? de la boue. — Heureux les cœurs qui restent purs: "Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini."

Faut-il dire que c'est à moi que je pensais sous cette maxime générale? Quant à cette citation, je l'avais remarquée en lisant, bien longtemps avant, dans l'été de 1915 sans doute, le "Voyage du Centurion" publié par l'Illustration. Malgré mon âge, ce livre m'avait fait une forte impression, dont je ne sais plus trop ce qu'elle était, sauf qu'elle avait été forte. J'avais depuis retrouvé cette phrase à l'évangile de je ne sais quel dimanche, et elle m'était restée dans la mémoire, comme un cri de mon être profond.

×
× ×

J'avais repris le lycée dans le courant de décembre, et c'est alors seulement que je commençai à prendre mes habitudes dans la classe. J'avais beaucoup de nouveaux camarades, et il fallait m'accoutumer à eux, ce qui, pour ma nature peu liante, facilement effarouchée, ~~marais~~ représentait tout un travail. Dans la plupart des classes, je siégeais en haut, à la gauche du professeur, ~~marais~~ près du mur qui regardait la rue Bât-d'Argent. Je n'avais qu'un voisin à ma gauche, c'était mon vieux rival Carlut. Au dessous, il y avait son ami François, que j'avais commencé déjà à regarder avec plus de sympathie, du jour où je lui avais senti plus de sentiment littéraire qu'à mes camarades habituels. Ce voisinage devait avoir sur moi une véritable influence. D'abord, je me sentis assez vite mieux disposé pour Carlut. La raison majeure fut que je commençai à prendre sur lui,

cette année-là, une avance décisive. Le travail intérieur qui s'était fait en moi, dont le bouillonnement m'avait certainement gêné les deux années précédentes, commençait à porter ses fruits. Je me trouvai désormais avec un esprit mieux organisé, une expression plus nette, que la plupart de mes camarades. A écrire beaucoup, à rechercher, jusqu'à la douleur, l'expression vive de ce que je ressentais, j'avais gagné une force et une expérience qui, soudain, se révélaient. Je me sentais donc bien mieux disposé pour un camarade que je ne craignais plus autant. Lui, bon garçon, s'intéressait à mes productions poétiques. Il m'en tapa même quelques unes à la machine, ce qui me donnait presque l'illusion d'être imprimé, la plus chère à qui commence d'écrire. Que pouvais-je demander de plus? Mais il n'avait pas le mordant de Louis François, et sa nature placide pouvait m'accueillir, non pas me pénétrer. Son ami, au contraire, ressemblait toujours à l'enfant que j'avais aperçu jadis en septième, toujours bouillant, prêt à l'enthousiasme comme à la colère, mais jamais indifférent. La violence de ses réactions me plut, bien qu'elles ne fussent pas toujours les mêmes. Nous arrivions à l'âge où l'on découvre un plaisir aux propos obscènes, le jeune Français tint ainsi marquer son accession à la virilité. Louis protestait avec véhémence contre ceux qui essayaient de lui en imposer l'audition. En cela nous étions d'accord, car je n'aimais pas non plus ce genre, et je l'approuvais de dire tout haut ce que je gardais pour moi — car j'écoutais malgré tout, avec un fond de curiosité dans mon dégoût. Je l'admirais surtout d'affirmer sa volonté de pureté, et je l'enviais un peu de ne pas connaître les tourments que pour rien au monde, d'ailleurs, je n'aurais voulu ignorer. D'un autre côté, il était plutôt nationaliste et surtout anti-socialiste, et par là nous nous séparions. Enfin il passait tout son temps libre aux Eclaireurs de France, et je me méfiais un peu des scouts: ils portaient un uniforme. Or l'uniforme commençait déjà à m'indisposer violemment. Confusément je savais leur vie de grand air, leurs campements. Et cela m'attirait; moi citadin rebelle, toujours étouffé par la pression des maisons. Là encore j'enviais un peu mon ami. Enfin il était protestant. Je ne savais pas encore très bien ce qu'est un protestant moderne. Mes connaissances ne dépassaient guère quelques notions historiques sur Luther et sur Calvin, encore mal assimilées, faute de formation théologique. Mais dans "protestant", il y a le verbe "protester" — troisième sans doute, mais y pense-t-on souvent aujourd'hui? et comme toute mon attitude était de "protestation" intérieure, contre l'Eglise aussi bien que contre tout, je ressentais a priori de la sympathie pour le protestantisme. En outre, comme je vagais à Louis une santé morale que je ne connaissais pas, j'en faisais volontiers remonter l'honneur à sa religion. Donc, toutes ces données se complétant et penchant en somme vers la sympathie intellectuelle, je me laissai volontiers incliner vers ce fier garçon, dont la vivacité un peu crue mais saine entraînait facilement ma nature plus lente et plus ambiguë. Ainsi se forma un attachement véritable, où il n'y avait de ma part, je puis l'assurer, aucun élément charnel, mais simplement un accord par les contraires, suivi bientôt d'un véritable désir d'affection et d'estime, que nourrissait l'isolement moral où je vivais. Bientôt nous entrâmes en correspondance, aux heures trop longues, et l'échange de billets était parfois très actif. Nous ne nous entendions pas toujours. J'avais des confidences rentrées à exprimer, mais j'osais peu le faire et je savais encore plus mal m'y prendre. Louis trouvait que c'étaient des gémissements, et sa nature, trop éloignée de la mélancolie, n'était pas encore apte à deviner ce que je n'arrivais pas à formuler. Ou bien s'il s'agissait de politique, cela finissait par des invectives, d'ailleurs sans acrimonie. Mais, d'accord ou non, nous avions besoin de nous parler, et cela nous suffisait pour sentir notre commune sympathie. Puis nous nous rencontrions au dehors. Ce fut d'abord le matin où à deux heures, quand je gagnais le Lycée par le pont Morand et le quai; là je rejoignais son itinéraire, car il venait du quai Saint Clair. C'est même ainsi que nous avions commencé à nous fréquenter. Cette année là, je pris l'habitude de ne plus revenir par la passerelle du Collège, avec mes anciens fidèles, de plus en plus distants, mais, sous l'honnête prétexte de travail pressant, de suivre François et Carlut. Nous reprenions donc le même chemin qu'à l'aller, ou, comme nous ne craignions plus le retard, nous suivions de d'étroites rues, encore plus noirâtres que cette noire cité, qui nous conduisaient derrière le Grand Théâtre. Là nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

causions, nous nous battions aussi quelquefois, mais de ces batailles sans coups durs où l'on mesure seulement ses forces. Carlut, encore plus calme que moi, se tenait alors à l'écart. Mais tout finissait toujours bien, car nul de nous ne se fâchait. Parfois aussi nous remorquions les jeunes frères de l'un et de l'autre. C'étaient en tout cas d'heureux moments de détente entre le lycée et la famille, les seuls, pour moi, d'entière liberté. [Nous parlions naturellement de la classe et de notre travail, de nos impressions sur tel ou tel, élève ou professeur, avec les vifs parti-pris de notre âge. Mais souvent aussi nous allions plus loin: familles, voyages, campagnes, évènements politiques, tout y passait. [Louis nous parlait beaucoup de son scoutisme, et, peu à peu, mes prétentions tombaient, plus vite même que je ne le disais, car il était trop amusant de le voir s'emporter sous la critique la plus menue. Plusieurs fois, en classe, je feuilletai le manuel de Baden Powel qu'il avait apporté. L'idéal scout paraissait déjà un peu trop simple à mon caractère précocement compliqué: l'honneur ne risquait pas de n'être que la codification de préjugés sociaux, que j'avais la volonté de criber? Mais le mot gardait un prestige sur ma sensibilité. Je ne pouvais d'ailleurs qu'applaudir ensuite aux principes d'entraide, à la bonté prescrite à l'égard des animaux, et je goûtais d'autant plus les efforts pour rendre les scouts débrouillards que j'étais moi-même, par mon éducation renfermée et la timidité générale où elle m'avait plongé, le contraire d'un garçon débrouillard. [Je conçus donc intérieurement un grand respect pour le scoutisme. C'était la première fois, depuis que je réfléchissais, qu'un idéal moral m'apparaissait tout vivant. Je pouvais le voir, devant moi, travailler dans l'âme de mon ami. Et j'étais séduit, comme je le fus toujours par les grands efforts intérieurs. Je m'efforçais parfois de me faire un esprit scout. J'avoue que je n'y arrivais guère, car je portais trop profondément implantées en moi mes hantises sexuelles. Pourtant je rêvais de scoutisme, et c'était autant d'heures où j'émergeais de mes irritants songes d'amour. Je ne pouvais faire autre chose qu'en rêver, car ma famille n'aurait guère pu se prêter à ma fantaisie, si j'avais voulu y entrer. Je l'ai regretté à ce moment-là. Je ne crois pas pourtant que le scoutisme aurait pu me changer.

ma nature profonde était déjà trop violemment affinée, avec ses besoins que l'on qualifiera de vices, si l'on veut, mais qui était surtout pour moi, leur victime, de véritables furies qui me possédaient par dessous toute volonté de résistance. [Cet attrait nouveau marqua du moins une nette séparation d'avec mes anciens camarades, que je délaissai de plus en plus. Je signifiai par lettre circulaire que je me désintéressai de "l'Académie", et je dois dire, sans vanité de créateur, qu'elle ne survécut guère à ma retraite. Charlot quitta le lycée au cours de l'année, obligé de se mettre au travail. Je ne le vis même pas tout de suite. Je n'avais plus pour lui la même passion depuis que nous ne nous rencontrions plus dans les mêmes classes. Le seul que je fréquentais encore avec plaisir, c'était Luizet, que je devais retrouver par la suite au Maroc. C'est pour le voir que je fis encore une fois au printemps une sortie, qui nous conduisit aux débris d'aqueduc romain de Francheville. Cette note, du 24 avril, en témoigne.

"La campagne, sous le ciel gris, revêt une grâce triste, presque automnale. L'illusion est d'autant plus forte que certains arbres, avec leurs bourgeons jaunes, semblent drapés dans leur parure d'octobre. Les lointains se profilent durement. Les monts prennent des aspects de volcans infernaux. Quelques sommets sont encore couverts de neige. Parfois, sur le flanc d'une montagne ou au milieu d'une plaine, le soleil glisse un rayon et l'on voit comme une île de lumière au milieu des mornes étendues grises. L'aqueduc romain sous son manteau de lierre ne manque pas de majesté, mais le soleil d'Italie serait mieux sur les briques et le ciel bleu serait plus éclatant entre les arches que les nuages de France."

Il faut savoir, pour comprendre ma description, que de Saint Genis Laval on découvre, par dessus Lyon et les plaines de l'Isère, les Alpes du Dauphiné et certains sommets de Savoie, dont, naturellement, le Mont Blanc.

x
x x

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qui achevait surtout de me séparer de mon ancien groupe, c'était, après la possession du démon littéraire, celle du démon politique, car cette année marqua le début de cette activité qui, tantôt militante, tantôt renfermée faute de champ favorable, n'allait plus jamais me laisser en repos. J'ai dit comment l'année précédente la lecture de Wells m'avait ouvert à un certain socialisme et comment une conscience croissante des iniquités sociales m'avait poussé vers toute révolution. Avec ces impulsions et ces idées, complétées parce que j'avais pu apprendre du socialisme dans mon manuel d'histoire ou dans des journaux hostiles, je m'étais peu à peu formé un système, auquel j'éprouvai bien vite le besoin de convertir autrui. [Ainsi s'affirmaient plusieurs besoins permanents de mon être. D'abord celui de coordonner mes idées, de quelque matière qu'il s'agit, par haine de l'imprécis et de l'inachevé. Ensuite celui d'affirmer ce que je portais en moi, d'extérioriser la mission intérieure que je me sentais alors avec vivacité, plutôt d'ailleurs pour me libérer ma conscience que par souci véritable d'autrui. Enfin un désir naissant, encore obscur, de lutter avec les foules, de les remuer, quel qu'en dût être le résultat, aussi heureux des huées que des applaudissements, pourvu qu'elles fussent sincères, désir où il y avait sans doute une soif de renommée, mais surtout le jaillissement incoercible de sources intérieures trop longtemps comprimées. [Je commençai, dès l'hiver, peut-être dès le mois de décembre, par faire circuler un "appel à la jeunesse française", sous l'épigraphe "Justice et Liberté." [J'en citerai une bonne partie, parce qu'il m'est curieux de constater combien, du premier coup, j'avais rencontré certaines idées auxquelles je devais plus tard m'attacher, pour une action vraiment publique. Je commençais ainsi :

" Camarades,

" Nous sommes, vous le savez, dans une période critique : partout la discorde et la méfiance entre les classes de la société, partout la haine. Un tel état ne peut subsister longtemps ainsi : les liens sociaux sont tendus à l'extrême, prenez garde qu'ils ne se rompent. Nous, qui serons demain la France active et jeune, nous, les futurs intellectuels, pouvons nous rester simples spectateurs ? Non, il faut agir, il faut prendre parti ; il faut être pour ou contre la Justice. [" La Justice, est-ce de laisser une classe en butte à l'exploitation, au mépris ? de la repousser dans la boue quand elle veut s'élever ? La Justice, est-ce de laisser s'avilir, se perdre chaque jour des intelligences, faute de moyens matériels, alors que des nullités ont tout : instruction, richesse, plaisirs, sans effort personnel, par le simple hasard de leur naissance ? La Justice, est-ce que les uns aient tout, soient tout ; les autres, rien ? [" L'inégalité, disons le vrai mot : l'injustice des conditions sociales, on croit la réparer en abandonnant à ceux qui travaillent quelques miettes de ce qu'ils font gagner, en leur lançant les os du festin. Eh bien, non : tout ce que la bourgeoisie a cru faire pour le peuple, ce n'est rien. Elle a agi beaucoup, sincèrement peut-être, mais avec maladresse, si bien que le plus souvent sa pitié ressemblait à une aumône, partant, à une offense. [" Le vrai devoir des classes favorisées, c'est de se tourner vers les victimes de la vie, de leur tendre une main fraternelle... Renversons les barrières surannées qui séparent les classes. Par le mépris, on ne fait qu'aigrir, que pousser à la révolte, à la tuerie, à la vengeance. [" Si vous comprenez les injustices de la société, les douleurs de la vie, si dans votre cœur se glisse un peu de pitié pour vos frères, venez au Socialisme. Peut-être notre monde ne sera-t-il pas meilleur : nous aurons eu au moins le mérite de combattre, de n'être pas resté les bras croisés en face du mal. "

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'après avoir ent
rue, je me sent
aussi de drapeau
lignes ferrées. E
événement, mon
inversement

de la classe. [Je
alors quelques u
J'obliquai en eff
la section C, la
d'accéder aux gr
hellénistes, nous
de langues vivan

[Sur nos classes
dont on craignait
C'était le pren
A peine sorti d
pas quitté sa c
dernière année
pays angevin
des générations
qui voulait que

Puis je fixais les éléments d'un programme en six points. "I° Contre les études accessibles à tous. Chacun pourra arriver au plus haut point où son intelligence peut atteindre. Les examens arrêteront les nullités au niveau qu'elles méritent; l'élite au contraire ne sera pas entravée dans sa culture par des questions matérielles. ["II° Nationalisation des chemins de fer et voies de communications. ["III° Suppression du patronat par la remise des entreprises à des conseils d'exploitation mixtes (ouvriers et ingénieurs) et accession des ouvriers aux bénéfices." [Puis venait un parlement économique issu de ces conseils, "une organisation internationale, qui essaiera de donner une solution pacifique aux conflits" et "VI° Renonciation à toute politique impérialiste, réduction du service militaire, création d'une milice nationale." [Et la conclusion était. "Nous ne vous proposons pas un âge d'or chimérique, mais une fraternité sincère que dictent les intérêts de chacun. Ce qu'il faut, c'est que les diverses classes apprennent à s'estimer et se fondent en une seule; qu'une évolution inéluctable ne se change pas en révolution; qu'au moins, s'il est impossible de l'éviter "elle soit douce et clémente" comme le souhaite notre grand maître Anatole France."

Il y avait là-dedans l'écho, atténué, de mes amertumes personnelles, quelques "idées dans l'air" à l'époque, et des aspirations modérées, beaucoup plus modérées que mes impulsions, parce que la réflexion exerçait d'ordinaire sur moi une influence calmante. [Beaucoup de mes camarades lurent ce papier et, malgré ce qu'il pouvait y avoir de choquant pour leurs traditions de famille, ne lui firent pas, en général, un mauvais accueil. Je bénéficiais d'ailleurs du respect qu'ils portaient volontiers aux "bons" élèves. Et comme je me déclarais et étais encore anti-communiste et patriote, cela rassurait leur conscience. [Je lançai alors l'idée d'une organisation, car j'aimais créer et surtout diriger mes créations. Et ce fut ce que j'intitulai avec un sérieux imperturbable, le "parti

Social-Démocrate Réaliste". Je donnais de ce titre la peu compromettante explication que voici: ["Nous sommes Socialistes, c'est à dire que nous voulons justice égale pour tous, que nous encourageons au travail en donnant nous-même l'exemple. ["Nous sommes Démocrates, c'est à dire républicains, amis de la Liberté, de la Fraternité et de l'Egalité. ["Nous sommes Réalistes, parce qu'il faut réagir contre l'Idéologisme, qui tend à faire perdre la notion des réalités." [Votre doctrine peut se résumer en trois mots: Justice, Travail, Liberté." [De plus fort de l'histoire fut que je trouvai quelques adhérents, dans ma classe et jusque dans la section C. Je leur distribuai, toujours aussi gravement, des cartes manuscrites, et généralement nos relations en restèrent là, car ils étaient peu disposés à faire de la propagande. Je me chargeais d'ailleurs volontiers de cette tâche, et je rédigeai d'abord un exposé plus complet de mes idées. [Je signalais, pour commencer, les progrès du bolchevisme, comme on disait alors. Puis je cherchais les vrais moyens de s'y opposer. "On ne combat pas une idée à coups de canons seulement. On la combat surtout avec d'autres idées." Je précisais alors les miennes. [Je réclamais une "meilleure distribution du capital. Il est injuste, en effet, qu'il soit entièrement aux mains d'une classe privilégiée et que les hommes qui ont servi à l'enrichir ne travaillent pas pour eux-mêmes. Le seul moyen d'obtenir un bon travail des ouvriers, c'est de les intéresser à leur ouvrage et de leur permettre de devenir peu à peu propriétaires, ce qui est le grand désir de tous." [J'ajoutais à mon programme, le monopole de l'instruction publique par l'Etat, car "il importe que tous les futurs citoyens reçoivent une instruction basée sur les mêmes principes"; la répartition proportionnelle et le vote des femmes; l'élection directe du président de la République par le peuple. [Je m'adressais "plus particulièrement aux jeunes gens et jeunes filles, car c'est à l'âge où se forment les idées que l'on doit suivre plus tard, qu'il faut chercher à influencer les esprits", idée qui commençait à être à la mode dans les partis avancés ou réactionnaires. [Quelque temps après, je rédigeai "les devoirs d'un véritable

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'après avoir ent
rue, je me sent
aussi de drapeau
lignes ferrées. E
événement, mon
inversement

de la classe. [Je
alors quelques u
J'obliquai en eff
la section C, la
d'accéder aux gr
hellénistes, nous
de langues vivan

[Sur nos classe
dont on craignait
C'était le pren
A peine sorti d
pas quitté sa c
dernière année
pays angevin
des générations
qui valait que

social réaliste", qui étaient la conviction et l'audace unie à la prudence, le sentiment de la justice, telle que la révèle "la voix de la conscience", le travail, l'amour de la liberté et l'union. Le paragraphe sur la liberté m'était l'occasion de reprendre une vieille idée qui m'était chère, la protestation à laquelle j'incitais mes camarades contre "les injures que des gens, qui s'intitulent vos supérieurs, se croient en droit de vous adresser parfois." Tout bon élève que je fusse, je n'avais jamais pu supporter calmement que des professeurs traitassent des élèves d'imbéciles ou de fainéants et je prenais, chaque fois, des accès de colère intérieure qui étaient peut-être beaucoup plus vifs que les sentiments des interpellés. J'avais d'ailleurs pris toujours tout aussi mal les observations familiales. Que se fut-il passé si j'avais osé en proportion de ce que je sentais? [La ferveur militante dut se maintenir en moi jusque vers le milieu du second trimestre. Mais les adhérents de mon parti faiblissaient sous les attaques de leurs camarades qui les accusaient de "bolchévisme", et ils se tenaient coi. Moi-même, emporté facilement à la riposte extrême, j'avais tout naturellement envie de répondre: "puisque vous tenez à ce que je sois révolutionnaire malgré moi, je le suis." Je trouvais bientôt trop modéré mon premier programme, et je me retirai quelque temps sous ma tente pour inculber quelque nouvelle entreprise. [La lumière ne vint qu'au dernier trimestre déjà très avancé. Et je créai un journal, manuscrit bien entendu, composé d'une feuille de cahier divisée en deux colonnes sur chacune de ses quatre pages. Ainsi j'aurais des lecteurs, mais point la charge d'adhérents à remarquer. Cette action purement individuelle était celle qui, par essence, me convenait plus que toute autre. [Ainsi fut le jour, à la date du 13 juin, le premier numéro du Drapeau Rouge," journal de choc: attaque tout le monde, ne craint personne." Il portait en épigraphe la formule classique de Proudhon: "la propriété, c'est le vol". Il commençait par un appel à la collaboration de mes lecteurs.

"Nous ne voulons pas faire auprès de vous une propagande que nous savons inutile: nous désirons seulement, en vous exposant notre point de vue sur la crise actuelle, provoquer vos réflexions, vous faire entrevoir une autre façon de considérer les choses. Nous serions au comble de nos voeux si nous pouvions vous amener à un échange de vues, car socialistes et bourgeois ne peuvent que gagner à se mieux connaître." J'expliquais ensuite le choix de mon emblème. "Le drapeau rouge a toujours été l'emblème des opprimés. Partout où l'on a combattu pour l'affranchissement du Prolétariat, il a flotté, vaincu souvent, vainqueur parfois, en tout cas défendu jusqu'à la mort par ceux qui le servaient. Il s'est teint du sang du peuple en 1848, en 1871, le 1er mai 1919. Il n'en est que plus beau et plus glorieux." [Puis j'exposais un nouveau programme, cette fois plus radical, et plutôt communaliste qu'étatiste, qui comportait une socialisation complète de la propriété, un système de conseils communaux, régionaux et national, élus par tous, mais dans le cadre des professions, avec pour méthode la révolution et la destruction méthodique des opposants. Pourtant je m'opposais encore aux communistes, trop étatistes à mon gré et d'un parti-pris "ouvriériste" que je jugeais déjà inintelligent et pratiquement dangereux. [Malgré ces précautions finales, l'ensemble était fait - et d'ailleurs à dessein - pour susciter mes camarades, et le numéro me fit retour avec toutes sortes d'annotations injurieuses pour ma santé intellectuelle, qui prouvaient du moins qu'on m'avait lu avec passion. C'était tout ce que je demandais. [Je récidivai donc bientôt, mais du second numéro je ne saurais rien dire aujourd'hui, car jamais il ne revint dans mes mains. Le troisième "sortit" le 20 juin. J'y protestais que les Soviets étant nés dès la première révolution russe, je pouvais parfaitement acclamer une république des conseils sans être bolchéviste, raisonnement péremptoire mais qui ne sut convaincre personne. [Fait plus grave, j'y faisais l'éloge des marins de la mer Noire, dont on commençait à savoir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'aventure." Nous sommes heureux que le drapeau rouge ait flotté sur les navires français, parce que c'est un signe des temps nouveaux. L'époque est passée où l'on peut impunément entraîner soldats ou matelots dans des expéditions stupides... En arborant le drapeau rouge, les marins français ont fait acte d'hommes libres et conscients. Ils ont agi en républicains, sinon en révolutionnaires. Vivent les marins français!" J'avoue d'ailleurs que c'est un point sur lequel mon avis n'a pas encore changé; car cette ~~guerre~~ expédition, alors qu'il n'y avait pas de guerre déclarée, avait un caractère illégal qui détruisait l'obligation de servir. Mais cette fois les camarades prirent l'affaire avec plus de sérieux encore que moi, et certains me qualifièrent patriotiquement de "traître" et de "fomenteur de troubles", ce qui me causa la plus pure joie. [Je commençais aussi dans ce numéro un travail de plus longue haleine, qui s'intitulait modestement le Nouvel Evangile, que j'avais entrepris sans savoir comment je le finirais, mais qui ne me donna pas de longues perplexités car il n'alla pas plus loin que l'année scolaire. (1) [J'eus encore le temps tentés de revenir à la charge, avec un quatrième numéro le 23 juin, un cinquième le 27, un sixième le 1er juillet, un septième qui ne me fit point retour et un huitième et dernier le 8 juillet; où j'annonçais pour la rentrée des classes la reprise des hostilités. Bien des périodiques n'ont pas connu une vie si longue, ni une si forte proportion de lecteurs dans leur public possible. [De tout ce papier, je veux extraire seulement, avant de le détruire, ce que j'écrivais sur la paix de Versailles dans mon cinquième numéro. La suite des événements devait en effet justifier bien des réserves que j'apportais et que ne faisaient pas, à ce moment, tous les hommes mûrs. ["La paix est donc faite, ou du moins on croit qu'il en

(1) Je donne en appendice de ce chapitre ce que j'ai pu retrouver de cet assez curieux mélange.

est ainsi. Mais une paix de cette sorte ne saurait être qu'une trêve, et l'on s'en apercevra plus tôt peut-être qu'on ne le voudrait. ["On nous a dit souvent que nous ne devions pas être contents de la paix. Cette réflexion est parfaitement stupide, car notre idéal d'humanité fait que nous nous réjouissons toujours de la fin d'une guerre. Mais, à vrai dire, cette paix ne nous satisfait pas à certains points de vue. Nous ne pouvons admettre qu'on réédite les erreurs criminelles de Brest-Litovsk. Réduire tout un peuple en servage économique est injuste. De plus, c'est un mauvais moyen de se faire payer les réparations exigées. Une nation forcée de travailler pour ses vainqueurs travaillera mal et, en se plaçant à son point de vue, on ne peut pas dire qu'elle ait tort d'agir ainsi. Une paix imposée par la force n'est pas une paix, mais une excitation à la guerre. On n'a qu'à regarder l'histoire pour s'en apercevoir, et, par exemple, le traité de Francfort, le traité de Brest-Litovsk, le traité de Bucarest, pour ne citer que les plus récents. On a dit, et non sans raison, que toutes les guerres du XIXe siècle en Europe, découlaient du traité de Vienne. Puisse-t-on ne pas avoir à dire la même chose de la paix de Versailles. ["Par contre... il n'était que justice que l'Alsace et la Lorraine revinssent à la France, le Slesvig au Danemark, la Posnanie et la Silésie à la Pologne. Nous ne pouvons que voir avec joie libérer des millions d'opprimés. Enfin nous saluons comme un signe des temps nouveaux le désarmement de l'Allemagne, sans toutefois compter que les autres nations veuillent réduire leurs effectifs."

[Pour qui n'avait pas seize ans accomplis et ne lisait que des publications d'un tout autre penchant, j'ose dire, tout intéressé que je sois dans la cause, que ce n'était pas toujours une si mauvaise prévision de la suite. C'est aussi la marque de l'intérêt que je portais déjà à la politique extérieure, et qui me faisait d'ailleurs remplir mes colonnes avec toutes sortes de renseignements sur les Coréens opprimés par les Japonais, les Mexicains aux prises avec les Etats-Unis ou les Yougo-slaves italianisés malgré eux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

×
× ×

Toute cette belle effervescence prit fin avec les prix. J'en avais une charge cette année-là, qui satisfaisait enfin mes ambitions, car j'emportais le prix d'excellence, rêve de toute une vie de bon élève. Les succès me faisaient d'ailleurs un bien plus profond qu'on ne pourrait croire, car ils m'étaient nécessaires pour me maintenir en confiance à l'égard de mes propres forces, et ils formaient le seul véritable adoucissement à mes désespoirs intérieurs, parce qu'ils me permettaient de présager, après beaucoup d'autres années de labeur, une ascension vers une vie moins étouffée.

Je dois dire pourtant que, tout appliqué que je fusse, j'avais par deux fois quitté la classe et manifesté dans la rue avec la majorité des camarades, pour des questions de vacances non attribuées, un Mardi gras et en je ne sais plus quelle autre occurence. Vengeances à trop d'heures d'application forcenée. Puis ce fut aussitôt le départ vers la campagne accoutumée, maintenant libérée de la guerre et redevenue un peu plus humaine, où cependant la même vie m'attendait.

Cet été là, je multipliai mes notes, dans mon désir de ne rien laisser échapper de mes impressions. Dès le premier jour, j'allai inspecter mes "domaines" habituels, à la recherche de mes vieilles cachettes, où je pourrais enfin retrouver la nudité et la lumière.

"14 juillet. – Le "bois sacré" n'a pas changé. Il est devenu seulement un peu plus épais et autour du grand rocher gris, les longues herbes à tiges rouges agitent leur panache blond. Entre les branches et les aiguilles de pins, entre les feuilles des chênes, toujours le même bleu profond du ciel. Dans le grand bois, le calme est saisissant. Les coulées de soleil entre les branches dorent la mousse. Partout le bruissement des abeilles, le vol des mouches, les mille petits bruits qui composent le silence des bois. Par instants, un oiseau passe en chantant."

Les jours suivants semblent avoir peu favorisé ma hâte. Ils durent me paraître pesants.

"15 juillet. – Une petite pluie fine et serrée commence à embrumer les lointains. L'or rougi des blés sous l'averse contraste avec le fond gris du ciel."

"16. – Par instant des taches de soleil viennent rougir le sol entre les colonnes des pins. Dans les taillis on entrevoit des lointains lumineux – La journée s'achève dans un couchant délicieux de finesse. Les cimes boisées de l'est se détachent en une ligne dentelée et sombre sur un rose délicat, qui va se fondre avec le bleu pâle du zénith."

"18. – Une chaleur lourde palpite au creux des collines. Les bois de pins se couvrent d'un bleu dur. Puis, vers le soir, le soleil se dégage des nuées et disparait dans une lueur pâle et calme."

"21. – Ciel menaçant, qui durcit les lointains. Les feuillages des pins sont bleus, les troncs gris semblent les colonnes de quelque temple disparu. Ils sont mornes comme des ruines."

L'effet psychologique ne devait pas se faire attendre, pas plus que la réaction au retour d'un beau soir. Le temps avait alors, sur mes nerfs mal équilibrés, une action décisive.

"22 – Les monts, sous leur manteau de pins, semblent hérissés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de dards. La nature a pris aujourd'hui son visage de marbre. La tristesse et les noirs souvenirs reviennent et me hantent."

"25 – Un ciel lourd pèse sur les monts. Une épaisse brume bleuâtre rampe au flanc des collines et les recouvre comme d'une fumée délétère."

"27 – Le jour s'achève dans un rayonnement calme et pénétrant. Si quelque chose pouvait donner la tranquillité à mon esprit, ce serait cette lumière d'or transparent sur les monts."

J'étendais mes promenades de plus en plus loin, commençant à me sentir moins timide pour passer devant les habitations humaines. J'avais ainsi découvert, tout à la fin des vacances précédentes, sur une colline qui dominait Saint-Genis, du côté du sud-est, un bois de vieux sapins absolument admirable, où, dans l'obscurité des branchages traînants jusqu'à terre, on se trouvait immédiatement coupé du monde. J'y retournai cette année là, mais son éloignement m'empêcha toujours d'en faire un de mes séjours habituels. Je l'interprétai ainsi :

"29 juillet. – Sous les sapins, on se croirait en quelque basilique des terres du Nord, dans un temple d'Odin. Le tapis brun des aiguilles tombées étouffe le bruit des pas. Les troncs, verts ou rouges, semblent, dans le jour obscur, des colonnes d'ombre et de mystère. Tout au loin, entre les longues files de troncs, transparaît un peu de ciel bleu, profond et calme. Tantôt un rayon de soleil se glisse timidement entre les épais rameaux noirs qui recouvrent cet asile de silence, et dore un instant la mousse des vieux rochers gris. Tantôt l'ombre se fait, et dans le frémissement berceur des longues branches semblent passer la rumeur des combats et les plaintes rythmées des peuples disparus. Et dans la mystérieuse horreur des buissons, on croirait voir passer les ombres blanches des Walkyries."

Ma pensée retournait ensuite vers l'actualité, qui ne me satisfaisait pas plus que ma vie personnelle.

"30 juillet. – La lune, mince croissant d'or au dessous de l'horizon, s'est couchée derrière une montagne, dans un ciel rouge encore des feux du couchant. Or et sang, n'est-ce pas l'image des temps actuels."

Le lendemain, je dogmatisai à l'anniversaire de la mobilisation. J'aimais assez me faire ainsi mes petites professions de foi à dates fixes.

"1er août. – Il y a cinq ans, c'était la mobilisation. Cinq ans ; que d'événements depuis lors, et que d'événements découlerant de ces cinq ans. Une première partie de la guerre est achevée : le militarisme prussien est remplacé par l'impérialisme bourgeois de la Société des Nations. Le second acte est en cours : la lutte de la révolution contre le capitalisme. Le troisième surgira bientôt : le soulèvement général des opprimés contre les oppresseurs. Le dernier sera ou l'écrasement des opprimés ou le triomphe du communisme, le massacre des travailleurs ou le grand Soir."

C'est assez dire que je me sentais de plus en plus en sympathie avec la révolution russe, même avec la seconde révolution. A force de m'entendre dire que j'étais communiste, comment, d'ailleurs, ne le serais je pas devenu, par simple haine de l'imbécillité bourgeoise ? Il y avait, en tout cas, une idée juste, au moins, dans ce que j'affirmais et que la suite des événements devait bien montrer : c'est que la guerre ne s'était pas close en réalité au 11 novembre, mais que, devenant sociale ou coloniale par un élargissement impérialiste, elle devait se poursuivre encore à travers le monde entier.

Puis je revenais à des observations ou à des méditations sur la nature.

"2 août. – Le soleil dore les routes et sous son feu la poussière est plus blanche, les pierres plus brunies ; les lézards verts, les serpents gris aux taches bleues, sommeillent et poursuivent de vagues rêves à peine entrevus. Le soleil dore les prés : l'herbe est plus verte, les coquelicots plus éclatants et les marguerites plus douces ; les papillons voltigent éperdument et sur les corolles entrouvertes posent les gemmes de leurs ailes. Le soleil dore les bois : les feuilles ont des transparences de diamants, les vieux troncs un sourire ému sous leur manteau de mousse ; sous les taillis la lumière est plus mystérieuse que l'ombre ; et dans les rameaux d'un chêne deux tourterelles conversent amoureusement, oiseaux gris de légende sur le vitrail du ciel d'azur."

J'enviais les tourterelles d'être deux !

[illegible] odeur verte de ripolin frais sur la terre molle. O la senteur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

"5 août.– La lune inonde la contrée d'une lumière grise, calme et froide. Prés et champs perdent leurs tons habituels et deviennent presque incolores comme si quelque cataclysme était passé sur eux. Les arbres immobiles prennent des allures fantômatiques; les buissons semblent des monstres à l'affut d'une proie. Au loin les montagnes adoucissent la dureté de leurs contours et l'âpreté de leurs bois, pour revêtir un voile de mystère bleu et gris, étrange, inquiétant, car il ne paraît pas appartenir à notre monde. Et sur ce spectacle de rêverie, l'astre rayonne, semblable à ce qu'il était il y a des milliers d'ans, à ce qu'il sera quand l'homme aura disparu. Tout se confond, tout se transforme, plus de bruit, plus rien ... l'immensité du ciel truné d'étoiles, le mystère des lointains terrestres, dans l'herbe l'émeraude ardente d'un vers luisant. Le temps s'écroule dans l'éternité."

"7 août.– Le soleil embrase la terre; la chaleur palpite au creux des collines. Les rayons diaphanisent les feuilles."

Puis une assez longue interruption. Il faisait trop beau, sans doute, pour que je songe à écrire ma joie.

"18 août.– De longs nuages roses, semblables à des naïades éplorées, traînent leur parure dans le ciel."

On ne s'attendait guère aux naïades! Je n'avais pu encore me débarrasser de ces gentillesses.

"20 août.– Un vent lourd et chaud rase le sol et s'engouffre entre les collines en tourbillons épais. Sous son haleine brûlante, les herbes desséchées s'agitent à peine, les feuilles pendent lamentablement, grises de poussière, au bord des chemins. Les oiseaux eux-mêmes n'ont plus la force de chanter. Sous les pins noircis, parmi l'ombre soumoise, rien ne bouge; toute la nature semble oppressée, toute la nature a soif."

"21– Oh! le soleil qui plonge entre les pins, lueurs de feu et d'or sous le couvert mystérieux des branches. Oh! les nuits d'août, les horizons opalescents et l'écharpe diaphane de la Voie Lactée sur la multitude des mondes lumineux. Calme apaisant du soir, qui semble monter le long des collines."

Par moments reprenait ma plainte habituelle.

"23 août.– Que me font, à moi, le soleil, le ciel, le vent? Ils ne me connaissent pas, ils passent dans leur indifférence séculaire. Quand on a des milliers d'ans derrière soi, qu'importe un atôme éphémère! Nul ne me connait; au milieu de la foule je suis seul comme dans la solitude la plus retirée. Nul ne connait mon âme, nul ne s'inquiète d'apaiser les souffrances de mon coeur. Etre seul, sans une âme qui vibre avec la mienne, qui partage un peu mes douleurs et mes joies, n'avoir presque jamais été jeune, mais traîner depuis longtemps cette mélancolie qui use mes nerfs, quelle souffrance!"

~~Jamais~~ J'aurais pu m'objecter à moi-même que je n'avais jamais rien fait pour m'ouvrir les coeurs. Mais il ne pouvait même pas me venir à l'idée qu'un seul des êtres dont la présence m'était déjà, à elle seule, pénible, pût comprendre, si peu que ce soit, ~~les~~ mes troubles intérieurs. Et je me demande encore si je n'avais pas raison, puisque nul autour de moi n'a jamais rien soupçonné. Plus que jamais je voulais fuir, fuir comme je le pouvais, dans les heures de solitude ou les nuits de rêves.

"24 août – Etre seul, loin des hommes, n'entendre plus le bruit de leur travail, ignorer leur existence, ne plus voir les lumières de leurs demeures, n'avoir autour de moi que l'immensité de l'univers!"

Survient une période de pluie, qui me ravive, en apaisant ma brûlure intérieure, et me ramène à cet amour de la lutte qui n'était pas moins profond en moi que mon calme et ma timidité.

"26 août.– Le vent hurle avec rage et courbe les cimes des bois. On dirait le rugissement d'une nation qui se soulève. Dans les rameaux des pins passent des frémissements brusques, des sursauts de colère. J'aime ce temps farouche, la pluie, la tempête, car au fond des bois les hommes semblent loin, plus loin encore que d'habitude; et je l'aime, parce qu'il faut lutter, tenir tête aux éléments, et que la lutte c'est la vie."

"27 – La pluie avive toutes les couleurs: la terre labourée semble avoir reçu une couche d'épais chocolat, l'herbe sèche s'orange et parfois même se dore, les buissons revêtent des teintes métalliques, qui font songer à des lauriers de fer blanc. Sur le fond ardoisé du ciel une terre labourée tranche sa ligne brune; des ravets qui commencent à pousser piquent leur note verte de ripolin frais sur la terre molle. O la senteur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des taillis mouillés: terre fraîche, herbe verte, odeur de renouveau."

"29.- Le ciel est presque noir, le vent mugit autour de la maison et secoue les branches. Les feuilles s'envolent et roulent, comme des vies humaines. Des éclairs sillonnent les nuages et jettent sur la vallée l'intense et brève lueur de leur lumière bleue. La pluie frappe les vitres sur un rythme rageur. La nature déchaînée hurle sa force."

Retour de chaleur; et aussitôt - je m'amuse aujourd'hui à le constater - retour de désespoir. Je lime l'observation aux neurologues.

"3 septembre - Le soleil s'est couché derrière un écran de nuages. Ses rayons se sont étendus en éventail d'or et ont frangé de feu les monstres ardoisés du ciel. L'écran gris s'est teinté de pourpre et a pris des transparences de porcelaine enflammée. Entre deux masses, un peu de ciel bleu s'est montré, pâle, presque gris, des yeux de nymphe en pleurs. Plus loin, vers le sud, l'horizon s'est doré, d'un or doux, à reflets d'ambre, qui se fondait en une faible échappée d'azur par des teintes de vert pâle, eaux tranquilles dans le bassin de marbre d'un vieux parc."

"4 septembre.- Le rayonnement du soleil couchant est pur et calme, d'un calme serein, d'une pureté d'or transparent. Mais ce calme semble insulter à ma douleur, mon âme est lourde d'être seule, de trop penser."

"6 septembre.- Une chaleur lourde rampe sur la terre, un dôme de plomb couvre notre ciel. Que c'est triste, la nature qui étouffe. Tous les souvenirs remontent à l'esprit. Je voudrais pleurer mais je ne puis. Mon âme semble vide, ma pensée morte. Seuls les bruits lointains me parviennent et frémissent le long de mes nerfs. Être seul, sans espoir, sans croyance, devant l'immensité morne! Je voudrais croire, je ne peux plus. J'ai beau invoquer le ciel, il me semble vide. O mon Dieu! mon Dieu!"

Ce doit être lors de cette crise, c'est en tout cas cet été-là, que, parvenu une après-midi en bas du grand bois de pins dont j'ai déjà parlé, je m'arrêtai longtemps sur un pont qui, par dessus la voie ferrée, conduisait à des prés en bordure de la rivière. Il était assez haut; le mouvement des rails, le vertige que j'avais alors facilement, m'attiraient vers le sol. J'avais particulièrement assez de mon existence ce jour-là. Je songeais:

"je n'aurais qu'à me laisser tomber, tout serait fini", tout, c'est à dire la vie mesquine, la famille douloureuse, les études imposées, la société haïe, l'écart tragique entre ma vie et mes désirs. Je me penchai un peu plus, mais j'eus peur. Malgré tout, l'instinct était le plus fort. Quelques larmes étouffées brûlèrent mes paupières, crispées de rage contre moi-même. Ce fut, comme souvent, la fin de l'accès. Je repartis la tête vide, usant mon agitation par des heures de marche. Quand je rentrai, j'avais tout au plus l'air fatigué de mes courses.

Les vacances semblent s'être mieux achevées.

"8 septembre.- Les bruyères semblent étinceler sous les feux du soleil couchant. L'astre a disparu derrière les montagnes dans un rayonnement d'or. Il pleuvait des roses sur l'orient."

"9.- Les chaumes d'or semblent en fusion, tant ils resplendissent sur le fond gris de la terre. Les colonnades hiératiques des pins détachent leurs troncs rouges sur l'azur lointain du ciel. On dirait des ruines de quelque Memphis, abandonnée depuis des siècles. Sur les horizons, embrumés de chaleur violette, les croupes bleues des montagnes paraissent des monstres antédiluviens, endormis par une longue soirée de préhistoire, bien longtemps avant les hommes."

"10.- La lune s'est levée, en cuivre rouge, sur l'horizon violet et gris, dans une poussière d'or."

"11.- L'eau chante sur les pierres. Le soleil flamboie. L'herbe desséchée agite ses panaches d'argent. Le cri monotone des insectes vibre dans l'air immobile."

"12.- La lune d'or s'est levée entre un écran de nuages noirs, œil sinistre, ouvert sur l'abomination du siècle. Vois sinistre des vivants, quand cesseras-tu de troubler le calme de la nature, la paix du soir, de souiller l'ombre de tes lumières et de jeter le désespoir dans mon âme."

"15.- Le mystère des bois s'agrandit sous la pluie. Des perles pendent aux aiguilles des pins, les troncs se dorent presque. Les lointains se fondent dans une fine brume, un voile de mousseline."

"17.- Un soleil islandais transparaît sous les nuées. Une brume lourde encapuchonne les sommets, qui semblent des fantômes douloureux assis au seuil de quelque inconnu plein de mystère."

"21.- Le soleil scintille derrière le rideau transparent de la pluie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il neige des diamants et des perles. Chaque feuille, chaque herbe est un écrin de soleil et de feu. L'arc-en-ciel élargit son pont multicolore, passage triomphal pour des héros surhumains, chemin divin vers quelque Walhalla."

"26.– Le soleil a frangé d'or les nuages sombres. Le ciel était noir, comme mon avenir; mais je n'ai pas un seul rayon de lumière."

"29.– Une lourde brume traîne sur les collines. Les bois sont obscurément tristes."

C'est la dernière impression que j'ai notée sur cette terre de Soeillon, où, durant six étés, j'avais vécu des heures tellement intenses. [Ces mois devaient en effet d'achever, dans la destinée de ma famille, un changement déjà commencé préparé, ce me semble, depuis quelques mois. [Mon père, qui était entré au Salut Public dans les conditions que j'ai dites, n'avait aucunement goûté ce travail astreignant, encore moins ce milieu de province provincial, retombé dans le plus terne mercantilisme– depuis le départ de Pierre Jay. La démobilisation ramenait les collaborateurs d'autrefois, en même temps qu'elle en introduisait de nouveaux. Dans cette maison rajeunie et surpeuplée, il se sentait encore moins à son aise et, croyait-il, en surnombre. D'autre part il se pensait mal considéré par le nouveau rédacteur en chef, Marius Gonin, un des animateurs des Semaines Sociales, jusque là directeur d'un journal du matin toujours agonisant et qui, d'ailleurs, finit par mourir tout de même, l'Express, au nom ironique. Il lui trouvait une face de clérical savoyard, une culture de petit collège religieux, et c'étaient là deux titres à plus qu'un souverain mépris. Il voulait donc plus que jamais s'en aller. [Toutefois il ne lui échappait point qu'il était impossible de reprendre la vie d'avant guerre dans les nouvelles conditions économiques, qui paraissaient déjà effrayantes bien qu'elles ne fussent qu'un prélude à ce qui devait suivre, mais qu'on ne savait pas deviner. Les revues d'art, en particulier, renaissaient à peine et payaient peu ou point, en tout cas

30

aux tarifs d'avant-guerre, et ne se chargeaient plus des frais d'illustration. Dans ces conditions, les collaborations y devenaient dérisoires. La vente des paysages risquait elle aussi de se restreindre, en un temps d'incertitude où la bourgeoisie craignait de bonne foi une révolution qu'il était utile à ses représentants de faire craindre. Il fallait donc, malgré l'aversion de mon père pour des occupations fixes, ne partir qu'avec l'assurance de quelque autre moyen d'existence. [C'est au milieu de cette incertitude que notre ami le docteur Victor Hodet, très attaché à sa ville de Bourg, et qui avait étudié avec érudition et finesse la célèbre église de Brou, eut l'idée de lui proposer la conservation du musée de cette cité. Ce musée gisait jusque là dans l'Hôtel de Ville, à l'étroit, ignoré de tous. Mais la municipalité ayant acquis de l'état, pour quelques milliers de francs, les anciens cloîtres de Brou et les bâtiments du monastère, on y voulait transférer le musée, voire la bibliothèque. Le maire de l'époque, qui répondait au nom symbolique de Loiseau, avoué beau parleur à la mode provinciale, et plus riche en projets qu'en talents d'exécution, avait conçu cette oeuvre et y attachait l'importance que chacun trouve toujours à ses créations. Or le moment devenait favorable; l'hôpital que la guerre avait installé dans le prieuré devait achever de l'évacuer, et la place allait être libre pour l'installation décidée avant les hostilités. [Installer et diriger un musée, se loger dans un bâtiment du XVIe siècle, il n'en fallait pas plus pour attirer mon père, qui avait toujours rêvé d'une conservation. Sans doute serait-il payé de façon dérisoire, mais il aurait ni loyer ni voisins et toute liberté de son temps, au milieu d'un cadre esthétique. [Le maire était un ami de notre ami, qui leur ménagea une rencontre. La candidature fut posée, acceptée facilement et du conseil municipal, qui disait toujours "amen" à son maire et de la Direction des Beaux Arts, où mon père, grâce à ses travaux et à ses anciennes relations parisiennes, n'était pas inconnu. Ce fut dans le courant de cet été là qu'il fut nommé. [Il y avait à cette libération, qui enchantait mon père, quelques gros risques qui ne manquaient pas de soulever l'hostilité de ma mère et de créer entre eux une opposition de plus. Et il y avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

certainement une grosse imprudence à quitter un gain ~~paraît~~ suffisant pour des appointements ~~paraît~~ symboliques plutôt que réels, qu'il faudrait compléter par des travaux toujours aléatoires. Nul ne savait non plus si le monastère était vraiment habitable. En tout cas, il était déjà loin du centre de la ville, point capital pour le ravitaillement. Et quant aux dispositions des habitants, nous n'en pouvions juger que par une famille cente excellente, mais pleine d'ignorance sur ses propres compatriotes. Mais tout cela importait peu à mon père, qui se décida cette fois-ci avec beaucoup plus de "cran" que dans l'affaire du Musée de la Guerre, mais, en sens inverse, sans plus de bonheur.

[— J'accueillais ce changement sans beaucoup d'enthousiasme, car les arguments pratiques de ma mère portaient déjà sur moi ~~du~~ avec toute leur valeur. J'avais déjà trop souffert de notre existence précaire pour désirer m'y enfoncer un peu plus. ~~Morgan~~ D'autre part, je m'éloignerais de mes quelques amis. Cependant la pensée de quitter Lyon m'était un grand soulagement, et aussi celle d'être proche, en tout temps, de la campagne. Et comme, ~~cette~~ en tout cas, nous ne devions nous installer à Bourg qu'à la fin de l'année scolaire suivante, car l'évacuation de l'hôpital ne serait pas achevée avant cette date, je ne m'en souciai pas encore beaucoup. [Je regrettai pourtant cette campagne un peu sauvage et tout ce qui s'y attachait de mon enfance: les grandes promenades, mes demeures sylvestres, mes muettes amours, la révélation brûlante de mes sens.

(juillet à septembre 1931)

Claire P. ~~Jean Lefèvre~~ 20 janv - 20 mars environ. 1921

5 avril - 2 idem

10 sept - Visite aux Charmettes.

Oct - Lycée du Parc.

Oct 1922 - retour au catholic.

18 mars 1923 - meeting de Marc S., salle Rameau.

Milieu sept. Bressieux. [26 sept - M.L.
jusqu'à 12 oct

6 nov. à l'Ecole.

Juillet 1924 - à d'Oléon.

Appendice

Le Nouvel Evangile

I — Appel au genre humain.

A tous les êtres qui vivent et qui pensent: [Ce n'est pas en vain que vous avez reçu la Vie et la Pensée; ce n'est pas pour vivre d'une vie bassement matérielle comme les animaux, ni pour végéter comme les plantes; ce n'est pas pour vous hâter en une course folle, après l'Or et la Richesse; ce n'est pas pour rester inutiles; ce n'est pas pour rester les bras croisés devant l'angoisse où se débat le genre humain. [C'est pour agir, pour progresser, pour élever votre âme. Que vous servira d'aller plus vite, de conquérir un élément de plus, de découvrir quelque nouvelle machine? Vous n'arriverez que plus vite à la Mort; plus vite surgira devant vous le Grand Inconnu. Non, le Progrès scientifique ne mène à rien, qu'au Néant. Les dernières années qui viennent de s'écouler le démontrent victorieusement. Jamais l'Homme n'a été plus cruel; la Science n'a fait que lui fournir de nouveaux moyens de faire souffrir son semblable. En vain vous vous agiterez; en vain vous travaillerez, si vous n'arrivez à une autre conception de la Vie, si vous ne réalisez cette conception. [Hommes, vous arriverez à un des grands tournants de l'~~Histoire~~ histoire mondiale. Le Genre Humain s'avance vers des Temps Nouveaux. C'est un remède au mal qui le ronge que nous vous apportons, c'est un Idéal vers lequel marcher. [Nous vous demandons seulement de nous écouter.

II — Le Mal de l'Univers.

Le monde souffre, plus qu'à aucune autre époque de son passé. [Qui oserait en douter? Les Signes ne sont-ils pas manifestes? Regardez un instant le globe. Partout, sur tous ses points, ce ne sont que luttes, discordes, massacres. Partout, la marée Rouge monte sans cesse, la marée de Sang.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle monte, et nul ne peut dire quand elle s'arrêtera. Partout, un Mal incompris ronge les foules et les individus. Chacun souffre, souvent sans qu'il s'en aperçoive, d'une sorte de vague inquiétude. Chacun sent que derrière cette brume de Sang vient quelque chose, que l'on attend avec angoisse, un Inconnu terrible. Chacun entrevoit là-bas, à l'horizon, une Figure mystérieuse, qui surgit, avec le sourire cruel du Sphinx, derrière le brouillard de Sang. Les Signes sont ceux qui précédèrent les chutes des civilisations passées: peuples qui se déchirent entre eux, frères qui luttent contre frères, incertitude haletante du Genre Humain. Oui, notre civilisation chancelle; elle tombera elle tombe déjà. C'est la fin, non pas du Monde, mais d'un monde, le vieux monde d'injustice, d'oppression, mais aussi le monde de civilisation. Et la Figure grandit, plus mystérieuse, derrière le brouillard de Sang plus épais. Oui, c'est la Chute: nul ne sait quand elle finira. Mais il en est ainsi; un monde s'en va, rongé, abattu par un Mal terrible. [Hommes, il faut que vous sachiez, que vous vous persuadiez, que vous croyiez, que les Temps Nouveaux, qui suivront la Chute, seront ce que vous les ferez. L'homme ne peut pas forger son propre destin, mais il peut et il doit se donner la civilisation qui lui plaît. S'il n'y arrive pas, c'est qu'il n'a pas su le faire, qu'il n'a pas su assez agir. En tout, partout, toujours, il faut Agir. [Mais ce n'est pas tout d'agir. Il faut Savoir en quoi agir, et une fois qu'on le sait, Vouloir jusqu'au bout, indomptablement, sans se laisser arrêter ni abattre par rien. Pour agir, il faut donc que vous sachiez, que vous sachiez ce qui a causé la Chute du monde passé, pour ne pas retomber dans le même défaut. [Sachez donc quel est le Mal qui terrasse notre monde. C'est: [l'Egoïsme. [Il suffit de regarder pour s'apercevoir que l'égoïsme est la base de bien des sentiments de l'Homme, et surtout la règle — inconsciente, il est vrai — de sa conduite. [Prenez un homme et suivez le dans la vie. Vers quoi se hâte-t-il? Sur quel but lointain son regard est-il si ardemment fixé? Sur l'Or.

Il veut posséder, avoir quelque chose à soi, qu'un autre n'ait pas, dont personne ne jouisse, excepté lui. Aussi, voyez avec quelle calme férocité il avance, bousculant les faibles qui se trouvent sur son passage, sans regarder si après lui il ne laisse pas un sillon de désespoir. Non, il ne voit qu'une chose: c'est qu'il ne possède pas, ou qu'il ne possède pas assez, qu'il veut posséder davantage. Et parce qu'il peine, parce qu'il travaille, il croit légitime de satisfaire son désir de posséder, dût-il, pour atteindre son but, fouler aux pieds d'autres hommes, ses frères. [De l'individu passez à la Foule; c'est toujours le même spectacle. Rien n'est plus désolant pour qui réfléchit, pour qui est accessible à la pitié, de contempler les rues affairées des grandes capitales, aux heures où tous se portent à leur travail. Chacun va, d'un pas rapide, l'air absorbé, le front penché, lourd de calculs, de combinaisons, de haine. Car chacun marche pour lui seul ou pour quelques uns qui lui sont étroitement attachés, sans s'inquiéter si en avançant ainsi il ne brise pas quelque vie. Cette ruée de l'Egoïsme vers la Possession, elle est écrite partout: dans la foule, dans les tramways surchargés de grappes humaines, dans le ronflement des automobiles, dans les sirènes des bateaux, dans le halètement des machines, les grincements des chaînes, les hurlements sinistres des usines. [Hommes, quand s'abat l'ombre sur la Cité du Travail, montez sur une colline et contemplez. A vos pieds, vous apercevrez les flamboiements des hauts fourneaux, les mers de fumée qui tourbillonnent en remous noirs; vous percevrez une rumeur confuse, qu'on dirait composée de pleurs, de gémissements, de cris de désespoir: vous entendrez la voix de la Cité; et toutes ces plaintes, tous ces déchirements, vous parviendront parmi cette lueur sanglante qui rougit le ciel autour des grandes villes. Alors vraiment vous vous direz: "s'il est un Enfer sur la terre, c'est ici", et vous maudirez le vampire funèbre du Genre Humain, l'Egoïsme. Ce monstre, vous le sentirez planer autour de vous à toute heure; vous entendrez son cri rauque; l'ombre de son aile vous entourera; peut être ses griffes vous saisiront-elles, pour ne vous lâcher que dans la Mort. Car c'est là l'aboutissement de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette folle ruée, de cette mêlée sans pitié, et plus vite on est allé, plus vite on est tombé. Quand vous aurez saisi dans son ensemble la bataille de la vie, redescendez dans la cité et venez contempler les victimes: il ne sera pas de spectacle plus instructif, plus convaincant. Parcourez les quartiers noirs où s'entassent des milliers d'êtres humains; pénétrez dans ces tanières dont ne voudraient pas certains animaux. C'est là pourtant que vit, que souffre et que meurt ce qu'une dérision cruelle nomme "le peuple souverain". C'est là; dans ces cellules épreuses, où jamais ne pénètre un air vivifiant, où jamais on ne voit un peu de ciel bleu; dans ces maisons grises, étroites, serrées les unes contre les autres, comme si elles se disputaient la place au soleil; dans ces pièces aux carreaux brisés et rapiécés de papier jauni sous les intempéries. Errez à travers les faubourgs hideux, les maisons de bois, de carton et de cendre, et surtout voyez les figures qui les peuplent: visages pâlis et creusés avant l'âge, où se lisent en lettres indélébiles le travail et trop souvent les vices, fruits de l'ignorance et de l'abandon, bien plus que d'un penchant naturel. Plus triste encore: scrutez les misères dorées, les pauvres en habit noir et en gants blancs, ceux qui ont connu une vie meilleure et qui tombent... avec un sourire forcé sur les lèvres. Allez voir ces tueuses d'hommes: les usines. Ecoutez le ronflement monotone des moteurs, les secousses de la vapeur, les grincements de cette machine, les gémissements de cette autre. Respirez cette atmosphère surchargée de souffles humains et de lourds relents d'huile. Surtout, allez voir, la nuit, les feux rouges qui saignent dans l'ombre, les jets éblouissants de métal en fusion, les scories enflammées qui roulent sur les dalles, les reflets des fournaises sur ces êtres qu'on entrevoit vaguement et qu'on a peine à prendre pour des hommes. Et quand vous aurez tout vu: la lutte et les blessés; quand vous serez rempli les yeux et le cerveau de ces visions d'enfer, regardez les vainqueurs, et vous ne les considérerez plus de la même manière qu'auparavant. Leurs demeures, leurs richesses ne vous paraîtront plus aussi légitimement acquises; leurs perles, leurs diamants, sembleront des larmes cristallisées, leurs mains auront des taches de sang. Et certes, il est plus d'une ressemblance entre celui qui attend le passant au coin de la rue, pour le dépouiller, et celui qui épuise des hommes jusqu'à la dernière limite de leurs forces, et ne leur jette en compensation que l'aumône offensante d'un salaire. Il n'y a qu'une différence, c'est que le premier peut invoquer sa pauvreté comme défense, que l'autre n'a aucune justification.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Retour par Guillaume, gorges de Daluis, Entrevaux, (parcours 198 km.).

Samedi: Excursion en auto-car à Cannes, visite de la ville, déjeuner.
Promenade à pied, route du bord de mer.
Retour, Golf-Juan, Juan-les-Pins, Antibes.

Pendant ce voyage d'une semaine sur la Côte d'Azur, les congressistes parcourent plus de 875 km., dont 424 km. en auto-car.

Le prix total de ce voyage (hôtel, repas, excursions compris) sera d'environ 325 francs, et sera probablement encore plus réduit.

Les inscriptions (en nombre limité), sont, dès à présent, reçues à l'Etudiant Jeune-Républicain. Adresser toute la correspondance à notre camarade Armand Hoog.

Ceux de nos amis qui se seront fait inscrire seront, par la suite, invités à confirmer leur adhésion en envoyant une somme de Cent francs, qui leur sera restitués lors du voyage.

Nous vous demandons donc, mon cher camarade, un très gros effort en faveur du Congrès de Marseille, qui doit être décisif pour la vie du groupe des Etudiants Jeunes-Républicains.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'après av
rue, je me
aussi de d
lignes fer
événement
inverse

de la clas
alors que
j'obliquai
la section
d'accéder
hellénistes
de langues

[Sur nos
dont on cr
c'était l
A peine s
pas quitte
dernière a
pays ang
des général
qui voulai

loyauté exige-t-elle qu'on ne s'attarde pas chez des gens dont on n'a plus l'esprit et dont on ne parle plus le langage? C'est en somme pour moi le problème. Plus j'étudie et plus je vois que je ne pense pas catholiquement et qu'au fond je n'ai jamais pensé de cette façon. Je suis venue au catholicisme parce que le christianisme m'attirait, et que l'église était toute proche de moi et pleine d'amis qui m'appelaient. Mais je ne savais pas ce que c'était que l'église, je ne savais pas quelles impossibilités intellectuelles elle demande à ceux qui veulent la penser, celles que j'entrevoyais, je croyais qu'il était possible de les éviter sans être réprouvé par l'Eglise. Je suis allé à elle en toute confiance, et je ne le regrette pas. Il est bon d'avoir participé à sa vie. Mais comme toutes les personnes âgées, elle ne comprend pas que les problèmes ne se posent plus comme autrefois et qu'on ne prend plus les gens avec des escamotages historiques et des contorsions intellectuelles. Je n'ai pas de reproches à lui faire, elle ne m'a pas trompé: je n'aurais pas dû aller chez elle - je n'y serais pas allé si j'avais vu ce que je sais. Je sais maintenant que la véritable catholicité n'est ni à Rome, ni à Constantinople, ni nulle part, mais que c'est un idéal qui vit en tous ceux qui travaillent à préparer le christianisme de demain, enfin compréhensif et un. Beaucoup participent à cette église supérieure qui sont hors des églises d'aujourd'hui. Chercher le royaume de Dieu et sa justice, n'est-ce pas là l'unique nécessaire? Faut-il s'inquiéter de quelque chose d'autre? Je ne le crois pas. C'est pourquoi, en pure logique, je devrais sortir du temple où mon âme n'est plus. J'ai peur du dehors de la solitude et du froid. Mais n'est-ce pas vers la souffrance qu'il faut toujours aller? Il faut que je me décide bientôt. Je ne peux pas rester trop longtemps dans l'hésitation. Je n'aime pas le brouillard, il me faut la clarté, ta clarté, mon Dieu.

1925

1er Janvier - Les vacances sont assez cette fois-ci, ensoleillées, presque comme un début de printemps. La campagne serait douce et reposante si j'avais le temps d'en jouir. - Une année encore dont il faut faire le bilan. Je crois qu'il sera net. Beaucoup de travail utile - beaucoup d'épuisement. J'ai encore beaucoup vu, beaucoup appris, dans tous les ordres de connaissance, mais je suis extrêmement fatigué de corps et d'âme. Les agitations infécondes, les tourments inutiles sont presque morts en moi, et je ne regrette pas cette perte. Des illusions aussi sont mortes, dont l'agonie fut douloureuse, mais qu'il ne faut pas pleurer: illusions sur des hommes, illusions sur des doctrines. J'ai beaucoup moins souffert de tout cela qu'autrefois; encore quelques années, et je serai prêt. D'années en années mes idées s'éclaircissent

derrière trois rangs d'agents et une file de gardes à cheval, le cercueil de Jaurès entre au Panthéon. Un révolutionnaire glorifié par un gouvernement bourgeois et salué de la Marseillaise, des drapeaux rouges dans un cortège officiel, des soldats, des policiers, des gens qui se battent autour d'un mort, tel est ce spectacle de fin de régime.

5 novembre - Plus j'y pense et plus je me demande si la raison profonde de toutes nos plaies actuelles n'est pas dans la déformation théologique qui a conduit à l'ennui tant toutes les grandes religions, et en particulier celle qui pourrait nous sauver: le christianisme. L'orgueil humain prend l'œuvre de salut des envoyés de Dieu en faisant de ses éphémères constructions d'infranchissables barrières. Qu'il construise, c'est bien sa vocation, mais qu'il fasse de sa pauvre création un absolu, c'est ce qui est intolérable et ce qui nous fait périr.

4 décembre - J'ai déjà connu bien des crises dans ma vie, et certaines m'ont été plus douloureuses que celle où je me débats en ce moment. Mais aucune, je crois, n'a été plus grave et plus lucide. Certes il n'y va pas de toutes mes croyances, mais il s'agit en somme de toute mon attitude pratique à l'égard de Dieu, peut-être aussi un peu, à l'égard des hommes. Savoir comment prier, quelle vie religieuse mener, tandis que je puis mener une vie religieuse dans l'état de délabrement intérieur où je suis depuis un an) voilà le problème. Je suis retourné cet après-midi dans l'église où je fus baptisé et où je communiai pour la première fois. Elle était grise et froide, et mon âme était tiède comme l'air du dehors. Dans la rue, il pleuvait, et tout le quartier de mon enfance m'apparaissait triste, morne, comme tout mon être aujourd'hui. Je souffre sourdement, mais sans répit; je me sens faible de corps et d'âme, chaque jour un peu plus rongé par je ne sais quel mal intérieur qui vient de l'esprit. Je n'ai plus de calme, plus de joie, plus rien de doux ou de tendre en moi; pourtant je ne suis ni désespéré ni tourmenté, ainsi qu'autrefois. Je n'ai pas de tempête sur mon océan, mais seulement une houle continue et mauvaise qui me casse, fend ma coque et peu à peu, me pénétrant de son amertume, m'enfonce toujours davantage dans ses creux.

24 décembre - Encore un mois qui va finir, sans que je sois beaucoup plus près aujourd'hui qu'hier d'une décision ferme et d'une attitude nette. J'ai beau étudier tous ceux qui ont souffert les mêmes angoisses, et ont tenté déjà de vivre à la fois dans l'église et dans les temps modernes, je n'arrive pas à me prendre assez de courage pour espérer avec ceux qui ont gardé l'espoir ou pour changer de route avec ceux qui ont opté pour l'esprit moderne. Peut-on vraiment espérer faire quelque chose d'utile dans l'Eglise? ou bien la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

m'étonne point du fond de leur cœur. Nous vivons sur des idées infirmes, à l'égoïsme. Quatre congrès internationaux, 22 nov. 1924 à la J. P. et pas un d'eux qui voit le problème international sous sa face durable: la question des races dites inférieures. Ils ne songent qu'à un cinquième d'Europe, et non aux deux millions d'êtres qui s'agitent et souvent se tuent ~~sous~~ ~~la~~ ~~race~~ ~~latine~~ ~~morale~~; et ils veulent faire la paix! ~~Des années de lutte sociale, et ils~~ qui soutiennent encore de la force du capitalisme, et qui parlent tranquillement de développer les coopératives, sans se demander si c'est possible en régime capitaliste! Rêves, grands rêves de paix, de transformation des esprits, et en face réalités sanglantes des ~~frontières~~ points de vue proches, réalités étouffantes des despotismes économiques. Et pourtant, ils sont tous des meilleurs, des plus aptes à l'effort démocratique, malgré leur tendance à l'apitoiement intellectuelle. Ce serait à désespérer si l'on avait encore l'illusion de croire à des transformations rapides; seule peut consoler la vue intemporelle des valeurs spirituelles pour lesquelles nous combattons. On peut alors songer en paix aux siècles de barbarie qu'il y a encore à traverser avant d'entrevoir un peu de civilisation. Illusion révolutionnaire, illusion réformiste, crime capitaliste, comment sortir de là? Comment répondre à ceux qui souffrent et qui meurent? — Et si au moins l'humanité pouvait compter sur un christianisme un, apostolique et romain théologique compréhensif et non hérissé d'anathèmes! L'évêque de Rome, patriarche de Constantinople ou de Moscou, dogmatiseurs aux cervelles byzantines, quelle responsabilité pèserait sur vous si vous n'étiez pas inconscients du mal que vous faites. ~~Mon Dieu, où est le secours divin en moi, et dans ton esprit au fond de nos cœurs.~~

23 novembre - On a transporté cet après midi Jaurès au Panthéon. Soir embrumé, qui ne laissait pas voir la croix au sommet de la coupole, et qui soufflait sur la foule gelée des vagues de brouillard. Haies sombres d'agents, de gardes, de soldats. Puis trois drapeaux rouges apparaissent, ternes sous la lumière grise, affalés le long de leur hampe. Et voici les mineurs, en bourgeron bleu, pic et lanterne à la main, encadrant le cercueil recouvert d'une bande tricolore sur une étoffe rouge. Derrière les gouvernants, les délégations diverses, un maigre défilé de gens qui pressent le pas, comme s'ils étaient talonnés. Honneurs militaires, quelques cris dans la foule, dont trop vont aux suivants. Et tandis que le haut parleur rugit le discours, au Bas de la rue grondent le refrain de l'Internationale, bruit de bagarre. Deux agents passent emportant un homme. Les chœurs, la musique se couvrent par le bruit du défilé communiste.

I

compent déjà de ce temps. Et je fais un effort, pour tout me rappeler: les jours de travail anxieux, dans mon ~~chalet~~, au foyer familial si tourmenté; puis le double travail parisien, et la joie de pénétrer peu à peu un nouveau métier, de diriger des hommes, de réaliser quelque chose; Bierville, jours de lumière, de fatigues et d'exaltations, pour la première fois pouvoir donner un peu de sa mesure; un trou, et un changement total d'existence: l'Espagne, heures encore inconnues, toutes neuves; le retour, le travail, la Ruhr. Que de pages à remplir du récit de ces journées! Que de dépôts dans mon âme. Puis aussi, plus de clarté dans ma vie et dans ma pensée. ~~Une grande joie, c'est d'être arrivé, enfin, à être en contact intime avec Fernand, et il n'a pas peu contribué à me donner la paix.~~ Oui, je suis plus riche qu'avant. Je sais plus, je vis plus.

1927

5 janvier. — Du soleil, d'une luminosité diluée dans l'atmosphère brumeuse de la ville. Il réussit à peine à marquer sur le sol; sa clarté grise se fond presque avec la teinte de la terre, on croirait plutôt que c'est elle qui rayonne. Personne, en ce début d'après-midi, dans le désert botanique du Jardin des Plantes; quelques enfants seulement au labyrinthe. Le cèdre du Liban et les moineaux semblent seuls à faire attention au soleil. Les ours blancs remuent dans leur fosse avec des tics de maniaques. Et quand je suis remonté jusqu'à ma demeure, de la fenêtre, par dessus les vagues des toits, je lis, dans le bleu tendre de lointaines collines, la venue du printemps. — La joie d'avoir retrouvé la saveur des instants, la sensation de la vie, là, en moi.

13 janvier - Le soir, le soleil déclinant illuminait les nuages de l'est, qui s'enflammèrent d'une rousseur tendre, disperséé à travers le ciel. Ils étaient sertis d'un bleu mouillé, souple, tout frais lavé, ruisselant presque; entre une barre de nuages et la boue grise, moitié fumée, moitié brume, de l'horizon, ce bleu s'affinait et passait au gris par un safran décoloré, imbibé d'un vert d'eau très fluide. Les gammes de lumière suffisaient pour ~~jeter~~ emplir d'une harmonie calme et vaste ce ciel de ville, si peuplé, à l'ordinaire, de stupides divagations. Et quand cette féerie d'une minute se fut effacée et que la marée grise recouvrit tout, les maisons aux lignes ~~sans~~ ~~inégalités~~, profilées en noir mauvais sur des lointains plus clairs ~~prenaient~~ figure de pans de murs en ruine, et les colonnes au court chapiteau, des cheminées d'usine, semblaient, avec eux, attester dans l'ombre, la mort d'un monde inconnu, endormi dans l'ensevelissement des siècles.

16 janvier. — Comme le soleil de ce matin sentait bon. Il venait des corps de vent de par delà la ville qui rappelaient le grand air libre des océans ou des sierras. Et ce vent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

27 septembre - Voici une année que je n'aurai pas ~~vraiment~~ d'appui. Les événements extérieurs ne m'ont pas fait défaut et j'aurais pu vraiment [illegible]. Ce sont eux justement qui ont absorbé ma vie du point de vue [illegible]. Et maintenant, à peine arrivé au calme, voici que je regarde vers des horizons lointains. Voyager. Un rêve de ma vie qui commence à s'accomplir. Voir, savoir, pouvoir. Les deux premiers, peu à peu, se réalisent. Et quand le troisième?

1er Novembre - Me voici revenu dans les terres de brume et de pluie. Le ciel est désolée, l'horizon incertain, le ciel une menace. Voici que ce mois passé dans l'éclat de l'espagne apparaît déjà comme un fait mort, mûr pour la narration, la pompe de l'entrement littéraire. Déjà l'imprécision du souvenir, la fuite de tel détail; telle vision qui commence à se dégrader, la fin d'une vie. Quand reviendra le moment d'une pareille évasion vers d'autres terres, de pareilles découvertes, de pareils enrichissements? Vie neuve, qui vraiment recommence chaque jour et à chaque minute, se pare de colorations inconnues; vie du voyageur qui regarde et qui cherche. Toute immobilité apparaît, au sortir, pesante et comme une torpeur qui préface une agonie. Et voici pourtant, devant moi, des saisons entières de cette immobilité, de cette obscurité, de cette vie nordique - à la civilisation enfermée. Pays du home et du sédentaire. Nomadisme: terre de soleil. Il va falloir enraciner sa tente et ne plus pousser devant soi le troupeau des horizons.

24 décembre - Voici la première fois de ma vie que je ne serai pas au foyer familial pour l'année finissante et l'année nouvelle. Les séparations s'élargissent; bientôt elles seront éternelles. C'est la loi. Et maintenant la nuit est là; l'école est vide et ses couloirs sont plus que jamais débordants d'ombre glaciale. Le vent vient heurter ma fenêtre. Seul peut-être ce soir, ici, à travailler. Seul et dans la nuit; mais plus de lumière en moi que dans les rues, que dans les milliers de demeures qui m'ont ce soir tout alentours. L'âme humaine n'est jamais dans la nuit, et son feu ne craint point de pâlir à côté des constellations. Car lui, il vit; elles, elles, ne font que mourir.

25 décembre - Après un matin de brumes stagnantes, voici que le soleil est venu et a conquis tout le ciel. Soleil et vent. On se rêverait presque sur le plateau de Castille. Le vent, certes, est tolédan. Mais le ciel? A peine bleu, voilé d'un gris lactescent vers l'horizon, si fin, si mouillé, qu'il ne peut être que nordique. Et en face d'un pareil calme ensoleillé, par delà l'hiver on touche les jours de lumière.

31 décembre - Une fois encore, le bilan de mes jours. Dois-je dire que, malgré la solitude parfois pesante, malgré tout, de cette semaine, c'est, pour une fois, la joie qui domine. Oui, la joie d'une année de grandes batailles et de victoires. Elle m'a paru si courte. Et pourtant, si je me reporte à l'époque pareille de l'an dernier, il me semble que des abîmes me [illegible] ~~des océans~~, et musique ne couvrent pas le bruit du drame communiste

~~sent.~~ Il y a des moments terribles où je me demande ce que j'aurais fait sur terre si vraiment il me fallait m'en aller un de ces jours. Je sens alors l'inutilité de tant d'heures perdues en vaines futilités ou en mauvaises occupations. Avoir perdu des instants où j'aurais pu apprendre, conquérir un peu plus du monde, approcher un peu plus du vrai, aimer un peu plus chaque chose, ~~c'est la constatation qui m'accable le plus~~. O Dieu, toi qui as fait cet univers à travers lequel je te cherche, toi qui es lui et plus que lui, me pardonneras-tu jamais ~~cela~~ ceci: n'avoir pas su tout ce que j'aurais pu savoir? Savoir, aimer, c'est tout un. On aime tout ce qu'on possède, et on ne sait que ce qu'on possède. ~~A travers l'étude c'est toi~~

16 Novembre 1919 - Pourquoi suis-je socialiste? ~~Tant vaudrait conter l'histoire de mon âme, ce que je serais peut-être un jour. C'est pourtant parce que j'ai connu trop les beautés du régime capitaliste et~~ j'ai lu le mépris dans certains regards et je ne l'ai pas oublié. J'ai senti bien des pensées, presque inconscientes d'ailleurs, chez certaines personnes qui ne se doutaient pas que je les comprendrais mieux qu'elles-mêmes. Peu importe encore. Mais trop tôt j'ai vu la lutte pour la vie et j'ai souffert de mille choses qu'une nature moins sensible n'aurait pas éprouvé. Aussi n'ai-je guère connu d'enfance joyeuse; depuis que je comprends, jamais je n'ai pu m'amuser réellement. Je ne pardonnerai jamais à la société de m'avoir donné cette tristesse que je n'ai pas toujours eue cette amertume, qui n'est pas de la haine - je ne puis haïr - mais l'accumulation de souvenirs sombres surtout de sentiments contenus. Si j'appelle de tous mes vœux la révolution, si je l'attends avec angoisse, c'est que j'espère en elle, non pour me venger, mais parce qu'elle apportera un changement et de quelque façon qu'elle doive se terminer, il en sortira un monde tout autre

19 septembre - Le soleil après la pluie. Des nuages couvrent devant lui, canards blancs affolés. Les cloches sonnent: venez, venez. Et il y en a qui vont. Pourquoi? Habitude. Il y a dix-huit siècles que le christianisme est mort. Son cadavre se tient encore debout et fait illusion aux naïfs. Quelle main le renversera? On ne détruit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

27 septembre – Voici une année que je n'aurai pas eu [illegible] ne m'ont pas fait défaut et j'aurais pu [illegible]. Ce sont eux justement qui ont absorbé ma vie du point de [illegible]. Et maintenant, à peine arrivé au calme, voici que je regarde vers des horizons lointains. Voyager. Un rêve de ma vie qui commence à s'accomplir. Voir, savoir, pouvoir. Les deux premiers, peu à peu, se réalisent. Et quand le troisième?

1er Novembre – Me voici revenu dans les terres de brume et de pluie. Le ciel est désolé; l'horizon incertain; le ciel une menace. Voici que ce mois passé dans l'éclat de l'espagne apparaît déjà comme un fait mort, mûr pour la narration, la pompe de l'ensevelissement littéraire. Déjà l'imprécision du souvenir, la fuite de tel détail; telle vision qui commence à se dégrader, la fin d'une vie. Quand reviendra le moment d'une pareille évasion vers d'autres terres, de pareilles découvertes, de pareils enrichissements? Vie neuve, qui vraiment recommence chaque jour et à chaque minute, se pare de colorations inconnues; vie du voyageur qui regarde et qui cherche. Toute immobilité apparaît, au sortir, pesante et comme une torpeur qui préface une agonie. Et voici pourtant, devant moi, des saisons entières de cette immobilité, de cette obscurité, de cette vie nordique – à la civilisation enfermée. Pays du home et du sédentaire. Nomadisme: terre de soleil. Il me faudra enraciner sa tente et ne plus pousser devant soi le troupeau des horizons.

24 décembre – Voici la première fois de ma vie que je ne serai pas au foyer familial pour l'année finissante et l'année nouvelle. Les séparations s'élargissent; bientôt elles seront éternelles. C'est la loi. Et maintenant la nuit est là; l'école est vide et ses couloirs sont plus que jamais débordants d'ombre glaciale. Le vent vient heurter ma fenêtre. Seul peut-être ce soir, ici, à travailler. Seul et dans la nuit; mais plus de lumière en moi que dans les rues, que dans les milliers de demeures qui m'entourent ce soir. L'âme humaine n'est jamais dans la nuit, et son feu ne craint point de pâlir à côté des constellations. Car lui, il vit; elles, elles, ne font que mourir.

25 décembre – Après un matin de brumes stagnantes, voici que le soleil est venu et a conquis tout le ciel. Soleil et vent. On se croirait presque sur le plateau de Castille. Le vent, certes, est tolédan. Mais le ciel? A peine bleu, voilé d'un gris lacté vers l'horizon, si fin, si mouillé, qu'il ne peut être que nordique. Et en face d'un pareil calme ensoleillé, par delà l'hiver on touche les jours de lumière.

31 décembre – Une fois encore, le bilan de mes jours. Dois-je dire que, malgré la solitude parfois pesante, malgré tout, de cette semaine, c'est, pour une fois, la joie qui domine. Oui la joie d'une année de grandes batailles et de victoires. Elle m'a paru si courte. Et pourtant, si je me reporte à l'époque pareille de l'an dernier, il me semble que des abîmes me [illegible] ce silence, ce musique ne couvrent pas le bruit du défilé communiste.

Le problème religieux tel qu'il se pose pour moi: dois-je rester dans la communauté catholique? Dois-je ne puis arriver à me fixer à une solution nette. Il y a tant de traits qui me repoussent dans la physionomie présente de l'église que bien souvent j'ai envie de me retirer, d'aller plutôt vers le protestantisme où mes penchants m'attirent davantage. Mais chaque fois la pensée de cette grande force, de toutes les parties encore solides de ce vaste édifice me captive, et je pense: si l'on pouvait le réparer, même malgré ses occupants? Aussitôt la pensée des échecs passés me revient, et je me demande si l'on peut vraiment espérer et tenter quelque chose, s'il est même légal de vouloir quelque chose pour la collectivité alors qu'elle n'a pas [illegible]

27 octobre – Un ciel gris pèse sur la cité plus grise encore et se confond avec les fumées en une mer monotone, écrasante d'ennui. Les murs suintent la tristesse, les murs lépreux des vieilles maisons toutes pareilles, avec leurs fenêtres semblables à de grands yeux tristes et leur forêt hideuse de cheminées. Le Rhône coule indifférent, sans bruit, comme ennuyé de refléter ce spectacle gris et lorsqu'il se brise contre un obstacle, son écume même est grise, d'un gris sale d'un gris d'ennui. O tristesse des villes et de la civilisation. Tous ces tons gris semblent pleurer un lamento funèbre. Peuple, cité, pleure ta liberté partie, pleure ta beauté passée. O villes d'Orient et de soleil, ô temples attiques au sommet des collines blanches, ô Phoibos!

30 octobre – La neige? Je l'ai aimée au temps où j'étais heureux. Loin de cette ville c'était un étonnement, une joie, ces plumes qui semblaient tomber de l'aile d'un cygne fantastique. Hélas! que ne puis-je encore m'étonner! O neige comme ta blancheur est partie. Adroit soit le dernier livre qui glisse dans mon cœur le venin de [illegible]

8 avril 19[illegible] Je ne connais rien de plus triste que les vacances, rien de plus morne dans une ville. Autrefois le travail et les livres me consolaient et mettaient entre la douleur et moi une barrière infranchissable. Mais à présent, que m'importe ce travail, que je sais inutile et vain, car il ne m'apprendra pas le mystère des choses? Que [illegible]

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fragments d'autobiographie

Pages de journal 1917-27

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques